

Le règne du silence

Georges Rodenbach

GEORGES RODENBACH

LE RÈGNE

DU

SILENCE

POÈME

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

11, RUE DE GRENELLE, 11

1891

DU MÊME AUTEUR

LES TRISTESSES Paris, Lemerre, 1879

LA MER ÉLÉGANTE Id. 1881

L'HIVER MONDAIN Id. 1884

LA JEUNESSE BLANCHE Id. 1886

L'ART EN EXIL Paris, Quantin, 1889

Sceaux.—Imprimerie Charaire et fils.

Des six parties qui composent ce poème, l'une a paru en 1888, sous forme de plaquette, avec le titre: DU SILENCE.

Elle est restituée ici à la fin du poème achevé: LE RÈGNE DU SILENCE, qu'elle clôt, selon l'ordre logique du plan d'ensemble.

Les cinq autres parties sont complètement inédites.

LA VIE DES CHAMBRES

I

Les chambres, qu'on croirait d'inanimés décors, —Apparat
de silence aux étoffes inertes—

Ont cependant une âme, une vie aussi certes, Une voix
close aux influences du dehors Qui répand leur pensée en
halos de sourdines...

Les unes, faste, joie, un air de nonchaloir!

D'autres, le résigné sourire d'un parloir Qui fit vœu de
blancheur chez les Visitandines; D'autres encor, grand deuil
des trahisons d'un Cœur, Mouillant les bibelots de larmes
volatiles; Chambres qui sont tantôt bonnes comme une
sœur, Puis accueillent tantôt avec des yeux hostiles, Quand
on trouble leur rêve au fil nu du miroir, Leur rêve d'Ophélie
au miroir d'eau dormante!

Elles ont une vie étrange qui s'augmente Des souvenirs que
les vieux portraits dans le soir A leur front d'Ophélie, en
guirlandes fanées, Vont effeuillant dans le miroir
languissamment, Souvenirs presque plus roses d'autres
années!

Chambres pleines de songe! Elles vivent vraiment En des
rêves plus beaux que la vie ambiante, Grandissant toute

chose au Symbole, voyant Dans chaque rideau pâle une
Communiant Aux falbalas de mousseline s'éployant Qui
communie au bord des vitres, de la Lune!

Et voyant dans le lustre une Ame de cristal Qui crispe au
moindre heurt ses branches une à une, Sensitive de verre à
qui le bruit fait mal.

Chambres pleines de songe et qui, visionnaires, Parmi leur
rangement strict et méticuleux, Prennent les grands
fauteuils pour des vieillards frileux En cercle dans la
chambre et valétudinaires.

II

Douceur d'associer notre âme à cette vie Des chambres, qui du moins sont bonnes à nos maux; Car, pour nous consoler, il ne faut pas des mots Et leur silence aux linges frais nous lénifie —Tel un malade entrant dans un lit rafraîchi!

Ah! qu'on nous recajole! ah! quel mal à nos membres!

Et cet immense ennui que rien n'aura fléchi!

Et ce mal à notre âme en exil... Mais les chambres Sont accueillantes, sont des mères sachant bien Le cœur de notre cœur, et jusqu'à la nuance...

Elles ont des douceurs et des baumes! Combien Consolante est leur paix dont l'âme s'influence; Et quel soudain oubli de tout! quel réconfort Quand le vague soupir des choses nous y berce, Respiration lente et qui, rythmique, endort Comme un bruit d'eaux, ou de jardin sous une averse!



Oui! c'est doux! c'est la chambre, un doux port relégué Où
mon rêve, lassé de tendre au vent ses voiles, Dans le miroir
tranquille et pâle s'est cargué.

Las! sans plus espérer des sillages d'étoiles, Et des départs
vers des îles, mon rêve dort Dans le profond miroir, comme
en un canal mort; Et faut-il désirer un coup de vent qui
chasse En pleine mer, cette âme à l'ancre dans la glace?

IV

Mon âme, tout ce long et triste après-midi, A souffert de la mort d'un bouquet, imminente!

Il était, loin de moi, dans la chambre attenante Où ma peur l'éloigna, déjà presque engourdi, Bouquet dépérissant de fleurs qu'on croyait sauvées Encor pour tout un jour dans la pitié de l'eau, Gloxinias de neige avec des galons mauves, Bouquet qui dans la chambre éteignait son halo Et se désargentait en ce soir de dimanche!

Mon âme, tu souffris et tu t'ingénias A voir ta vie, aussi fanée et qui se penche, Agoniser avec ces doux gloxinias.

Or me cherchant moi-même en cette analogie J'ai passé cette fin de journée à m'aigrir Par le spectacle vain et la psychologie Douleur des fleurs pâles qui vont mourir.

Triste vase: hôpital, froide alcôve de verre Qu'un peu de vent, par la fenêtre ouverte, aère Mais qui les fait mourir plus vite, en spasmes doux, Les pauvres fleurs, dans l'eau vaine, qui sont phtisiques, Répandant, comme en de brusques accès de toux, Leurs corolles sur les tapis mélancoliques.

Douceur! mourir ainsi sans heurts, comme on s'endort, Car les fleurs ne sont pas tristes devant la mort, Et disparaître avec ce calme crépuscule Qui d'un jaune rayon à peine s'acidule.

V

Le miroir est l'amour, l'âme-sœur de la chambre Où tout d'elle: le lustre en fleur, les bahuts vieux, La statuette au dos de bronze qui se cambre, Se réfléchit en un hymen silencieux.

Car l'amour n'est-ce pas n'être plus seul et n'est-ce Pas se doubler par un autre meilleur que soi?

Or la chambre se double au fond du miroir coi Avec un renouveau de songe et de jeunesse; Mais les Choses pourtant entre le cadre d'or Ont un air de souffrir de leur vie inactive; Le miroir qui les aime a borné leur essor En un recul de vie exiguë et captive; Et l'amour absorbant et profond du miroir Attriste d'infini la chambre, qui se doute D'un désaccord entre eux aux approches du soir, Sentant que le miroir ne la contient pas toute!

VI

Dans l'angle obscur de la chambre, le piano Songe,
attendant des mains pâles de fiancée De qui les doigts sont
sans reproche et sans anneau, Des mains douces par qui sa
douleur soit pansée Et qui rompent un peu son abandon de
veuf, Car il refrémirait sous des mains élargies Puisqu'en lui
dort encor l'espoir d'un bonheur neuf.

Après tant de silence, après tant d'élégies Que le deuil de
l'ébène enferma si longtemps, Quelle ivresse si, par un soir
doux de printemps, Quelque vierge attirée à sa mélancolie
Ressuscitait de lui tous les rythmes latents: Gerbe de lis
blessés que son jeu lent délie; Eau pâle du clavier où son
geste amusé —Rafraîchi comme ayant joué dans une eau
claire —Ferait surgir un blanc cortège apprivoisé, Cygnes
vêtus de clair de lune en scapulaire, Cygnes de Lohengrin
dans l'ivoire nageant!

Hélas! le piano reste seul et morose Et défaille d'ennui par
ce soir affligeant Où dans la chambre meurt une suprême
rose.

La nuit tombe; le vent fraîchit; nul n'est venu Et, résigné
parmi cette ombre qui le noie, Il refoule dans le clavier
désormais nu Les possibilités de musique et de joie!

VII

Les vitrages de tulle en fleur et de guipures Pendent sur les
carreaux en un blanc nonchaloir; On y voit des bouquets
comme des découpures Adhérant sur la vitre au verre déjà
noir.

Mais le tulle est si loin, encor qu'il les effleure, Et ne s'y
mêle pas, en vivant à côté; Les blancheurs des rideaux
n'étant au fond qu'un leurre Qui laisse aux carreaux froids
toute leur nudité!

Et leurs frimas figés, flore artificielle, Ne font pas oublier aux
vitres d'autres soirs OÙ de réelles fleurs naissent des
carreaux noirs, Des fleurs que la gelée élabore et nielle, —
Au lieu de ce grésil de linge mensonger—

Songe de fleurs qui ne leur est plus étranger, Blancheurs où
leur cristal se sent brusquement vivre, Ramages incrustés
dans le verre, et brodés Sur les carreaux qui s'en sont tout
enguirlandés, Rideaux incorporés en dentelles de givre!

VIII

L'obscurité, dans les chambres, le soir, est une
Irréconciliable apporteuse de craintes; En deuil, s'habillant
d'ombre et de linges de lune, Elle inquiète; elle a de félines
étreintes Comme une eau des canaux traîtres où l'on se
noie.

L'obscurité, c'est la tueuse de la Joie Qui dépérit, bouquet
de roses transitoires, Quand elle y verse un peu de ses fioles
noires.

L'obscurité s'installe avec le crépuscule; Elle descend dans
l'âme aussi qui s'enténèbre; Sur le miroir heureux tombe un
crêpe funèbre; La clarté, dirait-on, est blessée et recule Vers
la fenêtre où s'offre un linceul de dentelle.

L'ombre est un poison noir, d'une douceur mortelle!

Et voici qu'on frémit d'on ne sait quoi... c'est l'heure Où le
vol libéré des âmes nous effleure; Ah! quel trouble! Et les
peurs, les peurs dominatrices Dans les rideaux des lits
agitant des fantômes!

Et ces sachets du linge aux sensuels arômes!

Et les lampes, là-bas, rouvrant leurs cicatrices, Qui vont
recommencer à faire saigner l'ombre!

Mais l'ombre se défend contre les lampes frêles,
Épaississant dans les angles sa force sombre —On écoute
les moucherons griller leurs ailes...—

Et l'on soupçonne, à voir mourir les bestioles, Que c'est
l'obscurité qui se venge ainsi d'elles Pour avoir aimé mieux

que ses noires fioles Le soleil qui revit dans les lampes
fidèles!

IX

Chaque rêve, les soirs de rêve, qu'on formule A l'air de
s'évader de nous languissamment Et de traîner par la
chambre comme une bulle Portant la part d'azur au fond de
nous dormant; Globes fragiles, or et bleu, boules de verre
Où tout le luxe clair de la chambre est miré.

L'une suit l'autre; l'une est vacillante, elle erre Avec une
lenteur de flocon expiré;

D'autres rôdent d'un air perdu de somnambules, Ayant peur
des rideaux, ayant peur du plafond, Car, se heurter un peu,
c'est la mort... Elles vont!

La chambre fait silence et jongle avec ces bulles.

Or le miroir cruel les attire. Voici Qu'elles virent dans l'air
vers la clarté du piège, Croyant l'espace libre en ce cadre
transi Dont le leurre recule un chemin qui s'abrège.

Mais toutes, arrivant près du miroir blafard, Où leur illusion
voyait une fenêtre

Ouverte à l'infini, sur l'infini peut-être, Y sentent éclater leur
cristal plein de fard...

—Symboles de la fuite éparse de nos Rêves Qui vont vite
mourir au fond des glaces brèves.

X

Quand le soir est tombé dans la chambre quiète
Mélancoliquement, seul le lustre émiette Son bruit
d'incontenté dans le silence clos.

Lustre toujours vibrant comme un arbre d'échos, Lustre aux
calices fins en verre de Venise OÙ la douleur de la poussière
s'éternise, Mais en gémissements qu'à peine on remarqua,
Grêles comme un chagrin lointain d'harmonica.

C'est une panoplie aux cliquetis de verre OÙ l'on entend le
bruit blessé qui persévère; C'est un grand reliquaire à
l'aspect végétal OÙ d'invisibles pleurs, captifs dans le
cristal, Roulent en sons mouillés parmi les pendeloques.

Lustre, fontaine blanche aux givres équivoques; Lustre, jet
d'eau gelé, mais où l'eau souffre encor...

Ce lustre, c'est mon Cœur visible en ce décor Qui frissonne
en sourdine et sans cesse s'afflige, Jet d'eau fleurdélisé dont
la plainte se fige!

XI

Les chambres vraiment sont de vieilles gens Sachant des secrets, sachant des histoires, —Ah! quels confidents toujours indulgents!—

Qu'elles ont cachés dans les vitres noires, Qu'elles ont cachés au fond des miroirs Où leur chute lente est encore en fuite Et se continue à travers les soirs,

Chute de secrets dont nul ne s'ébruite!

Les chambres vraiment sont de bons vieillards Et ce sont aussi de bonnes aïeules;

Eux, rêvent tout bas à d'anciens départs; Elles prennent peur quand elles sont seules, Tristes pour jamais d'avoir vu mourir.

Voilà la douleur toujours actuelle,

La douleur humaine et contre laquelle Les chambres en deuil n'ont pu s'aguerrir; Se remémorant encor la minute

Où jadis telle Ame, à la fin du soir, S'envola soudain dans l'air du miroir Et depuis ce temps y poursuit sa chute.

XII

Dans les chambres, comme ils parlent, les vieux portraits
Dont la bouche a gardé des roses d'azalées; Comme ils
parlent tout bas, malgré leurs yeux distraits Qui regardent
au loin des choses en allées; Ils parlent dans le soir d'un air
avertisseur Et disent d'être doux et d'être bénévoles; Ils ont
des mots ouatés et blancs de confesseur, Des mots tels
qu'on en lit au long des banderoles Peintes, dans les
missels, aux lèvres des élus.

Ils parlent lentement, avec des voix si nulles!

Voix comme en rêve; voix en conciliabules, S'appareillant
avec leurs yeux irrésolus.

Voix dans l'absence; voix tristes qui semblent veuves; Voix
dans l'éloignement et qu'on dirait venir D'au delà des
jardins et d'au delà des fleuves...

Ah! ces voix des portraits quand le jour va finir!

Portraits d'aïeux, portraits d'aïeules ingénues Que nous
aimons un peu sans les avoir connues; Portraits anciens,
portraits d'il y a si longtemps, Avec qui nous causions
souvent dans le silence Quand l'ombre s'épandait en noirs
tulles flottants, —Posthumes entretiens où l'âme se fiance!

Telle aïeule surtout en blanc déshabillé De linge suranné
dont le fichu se croise Qui souriait, la bouche encore un peu
narquoise, Mais de qui le sourire avait l'air effeuillé!

XIII

Quand on rentre chez soi, délivré de la rue, Aux fins
d'automne où, gris cendré, le soir descend Avec une
langueur qu'il n'a pas encore eue, La chambre vous
accueille alors tel qu'un absent...

Un absent cher, depuis longtemps séparé d'elle, Dont le
visage aimé dormait dans le miroir; O chambre délaissée, ô
chambre maternelle Qui, toute seule, eût des tristesses de
parloir.

Mais pour l'enfant prodigue elle n'a que louanges...

L'ombre remue au long des murs silencieux: C'est le soir
nouveau-né qui bouge dans ses langes; Les lampes
doucement s'ouvrent comme des yeux, Comme les yeux de
la chambre, pleins de reproche Pour celui qui chercha
dehors un bonheur vain; Et les plis des rideaux, qu'un
frisson lent rapproche, Semblent parler entre eux de
l'absent qui revint.

*

La chambre fait accueil; et le miroir lucide Pour l'absent qui
s'y mire, est soudain devenu Son Portrait—grâce à quoi lui-
même il élucide Tant de choses sur son visage mieux connu,

Des choses de son âme obscure qui s'avère Dans ce visage
à la dérive où transparaît Son identité vraie au fil nu du
portrait, Pastel qui dort dans le miroir comme sous verre!

XIV

Dans l'air fraîchi, venant d'où, déclore comment?

Vers moi, par la fenêtre ouverte, une musique Déferle à
petites vagues si tristement.

Elle me fait à l'âme un mal presque physique.

Confuse comme un songe... Est-ce d'un piano, Est-ce d'un
violon méconnu qui s'afflige Ou d'une voix humaine en
élans comme une eau D'un jet d'eau qui s'effeuille en
larmes sur sa tige.

Ah! la musique triste en route dans le soir, Qui voyage en
fumée, en rubans, qui sinue En forme de ruisseaux pauvres
dans l'ombre nue, Et trace de muets signes sur le ciel noir
Où l'on peut suivre et lire un peu sa destinée Dont les lignes
du son tracent la preuve innée, Chiromancie éparse, oracle
instrumental!

Puis s'embrouille dans l'air la musique en partance,
Éteignant peu à peu ses plaintes de cristal Qu'on s'obstine à
poursuivre aux confins du silence.

XV

Songeur, dans de beaux rêves t'absorbant, La pendule, à
l'heure où seul tu médites, T'afflige avec ses bruits froids,
stalactites Du temps qui s'égoutte et pleure en tombant.

C'est une eau qui filtre en petites chutes Et soudain se glace
aux parois du cœur; Et cela produit toute une langueur

L'émiettement de l'heure en minutes.

Collier monotone et désenfilé

De qui chaque perle est pareille et noire, Roulant parmi la
chambre sans mémoire; Piqûres du temps; tic-tac faufile.

Ah! qu'elle s'arrête un peu, la pendule!

Toujours l'araignée invisible court

Dans le grand silence, avec un bruit sourd...

Et ce qu'elle mord, et nous inocule!

La peur que demain soit comme aujourd'hui, Que l'heure
jamais ne sonne autre chose: Un destin réglé dans la
chambre close; Un peu plus de sable au désert d'ennui.

XVI

On aura beau s'abstraire en de calmes maisons, Couvrir les murs de bon silence aux pâles ganses, La Vie impérieuse, habile aux manigances.

A des tapotements de doigts sur les cloisons.

Dans des chambres sans bruit on aura beau s'enclorre, On aura beau vouloir, comme je le voulais, Que le miroir pensif soit de nacre incolore, Un peu de clarté mire à travers les volets.

Et l'on entend toujours la plainte de la Vie!

Car, malgré notre vœu d'exil, nous nous créons Une âme solidaire et qui s'identifie Avec la rue en pleurs dans les accordéons.

Et peut-on empêcher ses vitres sous la pluie D'être comme un visage exsangue, couronné Par des épines d'eau que le vent obstiné Tresse parmi le verre en pleurs, que nul n'essuie!

Vitres pâles, sur qui les rideaux s'échancrant Sont cause que toujours la Vie est regardée; Vitres: cloison lucide et

transparent écran Où la pluie est encor de la douleur
dardée.

Vitres frêles, toujours complices du dehors, Où même la
musique, au loin, qui persévère, Se blesse en traversant le
mensonge du verre Et m'apporte sanglants ses rythmes
presque morts!

Ainsi la Vie encor par les carreaux m'obsède, Car toutes les
douleurs sans nom qu'on oubliait: Les cloches, le feuillage—
éternel inquiet—

La pluie, et jusqu'au cri d'une fleur qui décède, Tout cela qui
gémit parmi le soir tombé Attire mon esprit dans les vitres,
doux piège Où les larmes, les glas, les rayons morts, la
neige Se mêlent dans le verre à l'azur absorbé.

XVII

Les chambres, dans le soir, meurent réellement: Les
persiennes sont des paupières se fermant Sur les yeux des
carreaux pâles où tout se brouille; Chaque fauteuil est un
prêtre qui s'agenouille Pour l'entrée en surplis d'une
Extrême-Onction; La pendule dévide avec monotonie

Les instants brefs de son rosaire d'agonie; Et la glace encor
claire offre une Assomption Où l'on devine, au fond de
l'ombre, un envol d'âme!

Quotidienne détresse! Ame blanche du jour Qui nous quitte
et nous laisse orphelins de sa flamme!

Car chaque soir cette douleur est de retour De la mort du
soleil en adieu sur nos tempes Et de l'obscurité de crêpe sur
nos mains.

O chambres en grand deuil où jusqu'aux lendemains Nous
consolons nos yeux avec du clair de lampes!

LE CŒUR DE L'EAU

I

Être le psychologue et l'ausculteur de l'Eau, Étudier ce cœur de l'Eau si transitoire, Ce cœur de l'Eau souvent malade et sans mémoire.

L'Eau si pâle! on dirait une sœur du bouleau Par le fard du couchant à peine un peu rosée; Mais, dormante, elle rêve à d'orageuses mers, Et, somnolente, elle est la Grande Névrosée En qui se plaint sans cesse un écheveau de nerfs, Fils cachés, fils souffrants ramifiés en elle Et qui parfois en des frissons, en des remous Crispent sa nudité d'une douleur charnelle!

Mais le mal est au cœur qui s'afflige dessous, Cœur impressionnable et sous trop d'influences Puisque le ciel, jusqu'aux plus minimes nuances, Rêve d'y transvaser son infini changeant.

A peine d'elle-même et de son cœur qui dure Quelques endimanchés nénuphars émergeant Comme son propre songe en un peu de verdure...

Maladif cœur de l'Eau qui ne s'appartient pas!

Mais si soumise au ciel, si faible l'Eau soit-elle, Elle cache sa peine en de muets combats, Sachet inviolé dans des plis de dentelle!

Pourtant on la devine en proie à l'Idéal Et qu'elle a les langueurs, sous ses ondes mobiles, Des filles de treize ans qui deviennent nubiles.

Et l'on dirait aussi que, parmi l'Eau, le mal Mystérieux d'une puberté s'élabore:

Troubles, frissons, pâleurs, émoi d'on ne sait quoi, Quand chaque nénuphar comme un sein vient d'éclore, Sein nouveau-né, doux gonflement qui se tient coi!

Ah! ce cœur de l'Eau vaste en qui tout s'amalgame, Ce cœur de l'Eau plus compliqué qu'un cœur de femme, Il faudrait pourtant bien un peu l'analyser.

Oui! mais l'Eau ne veut pas que quelqu'un la révèle; Et brusquement tous les décors sombrent en elle Dans un grand coup de vent, troublant comme un baiser!

Et la voilà, pour que rien d'elle ne s'avère, Qui s'est enfuie au fond de sa maison de verre Il

Le rêve de l'Eau pâle est un cristal uni Où vivent les reflets immédiats des choses: Rideaux d'arbres, pignons, mâts des vaisseaux, ciels roses Auxquels l'Eau calme mêle une part d'infini.

Car leur mirage en elle est sans fin et s'allonge En une profondeur presque d'éternité...

Les choses ont ainsi leurs minutes de songe Où chacune, dans l'Eau, se semble avoir été Et s'aperçoit déjà vague et transfigurée; Car tout en y prenant conscience de soi Les choses dans l'Eau vaste échappent à leur loi Et plongent un moment dans un ciel sans durée...

C'est ainsi que l'Eau frêle a vécu d'irréel!

Certes brièvement s'y réfléchit le ciel; Mais, si peu que ce soit, elle possède une âme Où l'unité divine apparaît par instants; Qu'importent les reflets encore intermittents, Puisqu'ils y sont mêlés en une seule trame Et que dans l'Eau déjà sont réconciliés Des nuages, des tours et de longs peupliers.



L'eau vivante vraiment et vraiment féminine Aime le ciel,
comme en un hymen consenti, Reflétant ses couleurs—et
sans nul démenti!

Car, pour lui correspondre en tout, elle élimine Les choses
qui pourraient mitiger son reflet, Et soi-même s'oblige à
rester incolore.

Quel émoi douloureux si le vent éraflait Ce cristal où le ciel
lointain trouve à s'enclore, Infidèle miroir désormais nul et
nu!

Il est des jours dans cet amour tout ingénu, Dans cet amour
du ciel et de l'eau, des jours tristes Où le ciel gris dans l'eau
se retrouve si peu; Puis d'autres où l'eau gaie absorbe tout
son bleu, Bleu de mois de Marie et de congréganistes.

Mais c'est le soir surtout que devient mutuel Leur amour, à
l'heure où l'eau pâmée et ravie Brûle des mêmes feux
d'étoiles que le ciel!

Lors plus rien n'est dans eux qui les diversifie.

Ressemblance! Miracle inouï de l'amour Où chacun est soi-
même et l'autre tour à tour...

Or, dans l'assomption de la lune opportune, —Comme
l'amour de deux amants silencieux, Pour se prouver, se
réciproque dans leurs yeux,—

On voit le ciel et l'eau se renvoyer la lune!

IV

L'eau froide se compose une allure factice De soumission
calme aux tours, au vent, au soir; Mais elle cache en elle un
vouloir subreptice Et le cœur de son cœur est hermétique et
noir.

A peine, en son dédain, garde-t-elle la trace Des lourds
chalands qui l'ont remuée un moment; Et le visage humain
demeure à la surface S'il cherche à s'incruster dans ce
miroir qui ment, Miroir au tain bougeant qui s'éraille et
dégèle.

A plus forte raison le passage d'une aile!

Et, quant aux arbres vains, dont c'est l'orgueil aussi D'être
répercutés dans l'eau qui les fait vastes, Vite ils voient
dépérir leur mirage transi.

Même le clair de lune et les étoiles chastes, Encore que
l'eau fière et triste soit leur sœur, Ne vont pas plus avant
dans cette eau qui les porte, —Malgré leur insistance et leur
air de douceur,—

Que ne va la lueur dans les yeux d'une morte!

C'est que le cœur de l'Eau, si résigné soit-il A tout ce que la
vie impérieuse inflige Et le contraint à réfléchir dans son eau
lige, Ne garde des objets qu'un reflet volatil, Et se conserve
intact comme un cœur de Poète.

Asile impénétrable où rien n'est descendu Des choses
d'alentour dont le mirage est dû, Mais où l'éternité du ciel
seul se reflète.

V

Dans le cadre précis du bassin d'eau dormante Où gît l'eau
nostalgique et qu'un regret tourmente, Tout est gris-doux
comme la fin d'un demi-deuil.

L'eau se dilate; elle a des transparences d'œil, Œil bénin,
œil de femme où tout un ciel se rêve.

—Oh! l'émoi de descendre en cet iris profond Et dans cette
prunelle où les nuages vont!—

Mais l'ivresse de s'y rêver divin est brève Car on se heurte
vite aux si courtes parois, Quand le cristal se brise en
 Brusques désarrois Et qu'un gouffre mortel, quoique exigü,
succède A tout cet infini qu'on supposait dans l'eau!

Mensonge équivalent d'un œil cher, d'un œil beau Qu'on
voudrait habiter comme une source tiède Où l'azur sans
limite irait à l'infini.

Mais le voyage aussi dans cet œil n'est qu'un leurre, Car
derrière l'iris au cristal aplani L'amour naïf, qui plonge au
fond, soudain s'épeure, Se heurte et se fait mal à la froideur
du cœur, Dont le néant si proche est une vasque étroite.

Et dire qu'on rêvait tout un ciel en langueur Et pour s'y
dorloter des nuages de ouate.

VI

La voix de l'eau qui passe est triste et mire en elle La
moindre affliction qui l'a frôlée un peu; Et qui, s'y résorbant,
y renaît éternelle Mais en sourdine et comme en filaments
d'adieu.

C'est d'abord la douleur des grands saules lunaires,
Écheveaux en folie où sont brouillés les fils; Puis c'est le
songe aigri des clochers centenaires Reflétant jusqu'au fond
leurs nocturnes profils.

Or, ces clochers mirés y laissèrent leurs cloches; Et c'est
pourquoi la voix de l'eau garde toujours L'air des cloches qui
s'y survivent et des tours.

Mais l'eau s'imprègne aussi du bruit des orgues proches,
Qui se traînent sur les grand-routes d'où l'on sent Leurs
plaintes, qui sont des plaintes d'oiseaux en sang, S'égoutter
et se fondre en l'eau qui les délaye—

Sa voix est triste encor d'un spleen plus volatil: La voilè
s'affligeant du départ en exil De la fumée, au loin, que la
bise balaie, Et qui, violentée, abandonne dans l'air Ses
voiles, et dans l'eau vient mourir toute nue...

Que de choses enfin, brèves comme un éclair, Que la voix
de l'eau mire et qu'elle continue, Survivance de tant de
reflets dans sa voix!

Voix qui prolonge un peu les voix qui se sont tues, Voix triste
qu'on dirait posthume et d'autrefois, Voix qui parle comme
regardent les statues.

VII

Le cœur de l'Eau pensive est un cœur nostalgique, Cœur de vierge exaltée en proie à l'idéal, Qui souffre d'être seule, et qu'aucun ne complique D'un peu de bruit ce grand calme qui lui fait mal; Cœur de l'Eau sans tristesse et cependant nocturne, Cœur de l'Eau variable et toujours ignoré, Qu'un clair d'amour sans doute aurait édulcoré Et qui s'aigrit, ô cœur à jamais taciturne!

Certes quelques reflets hantent ce cœur de l'Eau; Mais toute chose en y descendant se déflore, Toute chose recule et devient incolore, Y propageant un froid d'absence et de tombeau Et comme une douleur d'adieux qui diminue...

L'Eau n'en est que plus triste, attendant, l'air songeur, Quelqu'un qui ne vient pas par la pâle avenue Que les arbres mirés enfoncent dans son cœur.

Hélas! l'Eau solitaire et fantasque frissonne, Elle qu'on n'aime pas et qui n'aime personne, Et qui meurt d'être seule en cette fin du jour, Surtout que des amants vont devisant d'amour Et sur ses bords, dans elle, effeuillent des paroles: Bouquet d'aveux que son silence a recueilli, Propos finals, lis morts des volontés trop molles, O pénultièmes fleurs d'un cœur presque cueilli!

Or ces aveux que l'eau fiévreuse s'assimile Lui donnent un émoi, toute une anxiété Comme si devenue elle-même nubile

C'était enfin la fin de sa virginité!

VIII

Les jets d'eau, tout le jour, disent des élégies; C'est la forme la moins consolable de l'Eau, Car elle porte haut dans l'air ses nostalgies, Montant et retombant sous son propre fardeau...

Tristesse des jets d'eau qui sont de l'eau brandie; Mais nul n'entend leur mal et rien n'y remédie, Jets d'eau toujours en peine, impatients du ciel!

Las! l'azur défia leur sveltesse de lance, Symbole édifiant d'une âme qui s'élance Et pulvérise au vent son sanglot éternel.

Car l'essor des jets d'eau défaille en cascates Et leur cœur est aussi comme d'un exilé, Cœur caché qu'on entend pleurer dans des dentelles.

Or, le moindre mirage est tout annihilé Dans les vasques en fièvre à la moire élargie.

Pour vouloir trop de ciel, elles perdent le leur!

Mais lorsque la nuit vient, brouillant toute couleur, Lorsque paraît la lune à la pâle effigie, Les jets d'eau vont reprendre espoir en sa pitié; Et les voilà, frissons de plumes hésitantes, Qui font monter à coups d'ailes intermittentes Leurs colombes, en un essor multiplié!

Le ciel lointain a des infinis de lagune...

Détresse des jets d'eau qui n'auront pas été Conduire leurs
ramiers becqueter la clarté Et goûter le divin aux lèvres de
la lune!

IX

Tel canal solitaire, ayant bien renoncé, Qui rêve au long d'un quai, dans une ville morte, Où le vent faible à son isolement n'apporte Qu'un bruit de girouette en son cristal foncé, S'exalte d'être seul, ô bonne solitude!

Isolement par quoi son cœur devient meilleur Quand l'eau s'est peu à peu déprise et se dénude De tout désir qui lui serait une douleur!

Quiétude où jamais ne descend et ricoche Que le tintement frêle et doux de quelque cloche, Frissons contagieux d'un bruit presque divin!

Doux canal monacal pour qui le monde est vain; Et qui, plein de mirage, est comme un ciel en marche, Tout nostalgique en des recherches d'infini!

Qu'importe! il vit déjà d'éternité. Car ni Les quais de pierre stricts, ni tel vieux pont d'une arche N'empêchent la descente en lui du firmament; Ou la fumée éparse, au doux renoncement, De le suivre dans l'air en chemin parallèle; Ou les cygnes royaux sur ses bords d'ouvrir l'aile, Graduel déploiement d'un plumage inégal Qui mire dans l'eau plane un arpège de plumes!

Ainsi le long du quai rêve le vieux canal Où les choses se font l'effet d'être posthumes Parmi cet au-delà de silence et d'oubli...

Mais tout revit quand même en son calme sans pli.

Or s'il reflète ainsi la fumée et les cloches C'est pour s'être guéri de l'inutile émoi; Aussi le canal dit: «Ah! vivez comme moi!...»

Et son eau pacifique est pleine de reproches.

X

Les pièces d'eau, songeant dans les Parcs taciturnes, Dans
les grands Parcs muets semés de boulingrins, S'aigrissent;
et n'ont plus pour tromper leurs chagrins Qu'un décalque de
ciel avant les deuils nocturnes; Une Fête galante en nuages
mirés,

En nuages vêtus de satin soufre et rose Qui s'avancent
noués de rubans et parés Pour quelque Menuet ou quelque
Apothéose: Nuages du couchant en souples falbalas, Atours
bouffants, paniers sur des hanches aiguës, Tout se mire
parmi les vasques exigües; Et le siècle défunt revit dans le
Cœur las, Dans le Cœur las de l'Eau qui soudain se colore Et
croit revoir de belles Dames sur ses bords.

Le Cœur de l'Eau des pièces d'eau se remémore, Lui qui
songeait: «Ah! qu'il est loin le temps d'Alors, Le joli temps
des fins corsages à ramages!»

Or ce temps recommence et l'Eau revoit encor Mais pour un
court instant, l'ancien et cher décor, Souvenir qui repasse
au hasard des nuages...

Car c'est tout simplement cela, le Souvenir: Un mirage
éphémère—une pitié des Choses Qui dans notre âme vide
ont l'air de revenir; Tel, dans les pièces d'eau, le ciel en
robes roses!

XI

L'Eau, pour qui souffre, est une sœur de charité Que n'a pu satisfaire aucune joie humaine Et qui se cache, douce et le sourire amène, Sous une guimpe et sous un froc d'obscurité; Son amour du repos, son dégoût de la vie Sont si contagieux que plus d'un l'a suivie Dans la chapelle d'ombre, au fond pieux des eaux, Où, tranquille, elle chante au pied des longs roseaux Dont l'orgue aux verts tuyaux l'accompagne en sourdine.

Elle chante! Elle dit: «Les doux abris que j'ai Pour ceux de qui le cœur est trop découragé...»

Ah! la molle attirance et quelle voix divine!

Car, pour leur fièvre, c'est la fraîcheur d'un bon lit!

Et beaucoup, aimantés par cet appel propice, Perclus, entrent dans l'Eau comme on entre à l'hospice, Puis meurent. L'Eau les lave et les ensevelit Dans ses courants aussi frais que de fines toiles; Et c'est enfin vraiment pour eux la *Bonne Mort*.

Ce pendant que, le soir, autour du corps qui dort, L'Eau noire allume un grand catafalque d'étoiles.

XII

Le long des quais, sous la plaintive mélopée Des cloches,
l'Eau déserte est tout inoccupée Et s'en va sous les ponts,
silencieusement, Pleurant sa peine et son immobile
tourment, Se plaindre de la vie éparse qui l'afflige!

Et la lune a beau choir comme une fleur sans tige Dans le
courant, elle a l'air d'être morte, et rien Ne fait plus
frissonner au souffle aérien Ce pâle tournesol de lumière
figée.

Eau dédaigneuse! Sœur de mon âme affligée, Qui se refuse
aux vains décalques d'alentour, Elle qui peut pourtant mirer
toute une tour...

O taciturne cœur! Cœur fermé de l'Eau noire, Toute à se
souvenir en sa vaste mémoire D'un ancien temps vécu qui
maintenant est mort: Cadavre qu'elle lave avec son eau qui
tord Des tristesses de linge en pitié quotidienne...

O l'Eau, sœur de mon âme, empire des noyés, Se répétant
le soir l'une à l'autre: «Voyez S'il est une douleur
comparable à la mienne!»

XIII

L'Eau triste des canaux s'est désaccoutumée De refléter le
noir passage des vaisseaux Quand l'hiver l'a figée et l'a
comme étamée; Mais parfois, certains jours, le dur sommeil
des eaux Sans mirages en lui de la vie en allée, S'évapore;
on dirait un recommencement Et que l'Eau, d'un air vague,
encore un peu dormant, Sort comme d'une alcôve aux
rideaux de gelée.

O nudité de l'Eau dans le réveil de soi!

Reprise des devoirs de la vie affligeante!

Fuite du clair sommeil et des rêves! Émoi De l'Eau qui se
déclôt et qui se désargente!

Or ce désordre blanc qui jonche les bassins, Ces glaçons
bousculés comme des traversins, N'est-ce pas tout l'ennui,
le désarroi précoc D'un lit défait où pleure un lendemain de
noce?...

XIV

L'eau triste, certains soirs, demande qu'on la plaigne A
cause de la Lune y mirant sa pâleur...

Les roseaux sont, autour, des glaives de douleur, Des
glaives de douleur dans la Lune qui saigne; Car la Lune est
le Cœur, le Sacré-Cœur de l'Eau, Emmaillotant sa plaie aux
linges du halo.

XV

C'est un aquarium qui montre à nu, le mieux, Dans son eau compliquée, entre des murs de verre, Le cœur de l'Eau, scruté par l'angoisse des yeux.

Là, vraiment net et sûr, le cœur de l'Eau s'avère!

Or, dans ce trouble glauque, on trouve un peu de soi, Un peu du cœur humain qui se tient clos et coi, Impénétrable cœur plein de choses confuses Qui dans des murs de verre aussi semblent recluses, O cœur mystérieux comme un aquarium!

Rêves en léthargie, embryons de pensées Trempant dans une eau morte, aux pâleurs nuancées, Qui se peuple comme un beau songe d'opium: Écailles reluisant, nageoires remuées, Mais dont l'élan se brise aux si courtes parois; Désirs s'évertuant sur des minéraux froids; Fourmillement visqueux de formes engluées Et d'espoirs indécis, souffrant d'être captifs, Qui se crispent dans les varechs aux mailles noires.

L'eau glauque se dilate en d'argentines moires Quand s'agite un des mille êtres végétatifs; Remuement éternel dans cette eau nonchalante Que la maligne ardeur des bêtes violente, —Ombres aux contours nets qui viennent, puis s'en vont...

Aquarium du cœur, menteuse somnolence Que tant de
cauteleux mauvais désirs défont.

Ah! comment devenir un bassin de silence Et comment
devenir, par quel renoncement, Un aquarium nu, vidé de
son tourment: Verre où les poissons noirs ont cessé leurs
passages, Ame sans passions, cristal sans tatouages;
Aquarium du cœur redevenu nouveau

N'ayant plus que la claire innocence de l'Eau!

PAYSAGES DE VILLE

I

Dans l'aurore s'éploie un octobre des pierres.

Le vent vindicatif, après tant de saisons, —En des jours gris,
des jours de souffrances plénières—

Ébranle la langueur des anciennes maisons Dont le front se
lézarde en rides de vieillesse.

Sombres murs avancés en âge! Vieux logis De qui l'âme
s'attarde aux rideaux défraîchis, Branlants de souvenirs et
perclus de tristesse, Qui tamponnent avec de la mousse à
leur flanc La blessure au sang vif des briques s'éraflant;
Vieilles maisons de qui les toitures minées Voient dépérir,
autour des noires cheminées, Les tuiles rouges qui
s'effeuillent lentement Comme un jardin de grands
géraniums qui meurent!

O déclin des maisons! Ruine! Dénouement!

A peine d'autrefois quelques nymphes demeurent Aux bas-
reliefs fleuris où leur printemps dansait; On les voit chaque
jour se débander; et c'est Triste comme un départ, leurs
dances finissantes; Si triste! tel un soir de noce ou de
moisson...

—Un faune sur sa flûte essaie encore un son;—

Mais les nymphes, autour, sont déjà presque absentes,
Mordant un raisin vide et noir, par dernier jeu; Nymphes de

qui la troupe a souffert sous la pluie Et dans l'intérieur des
murs est comme enfuie N'ayant plus que le geste ébauché
de l'adieu!

Car tout s'en va! tout meurt! les pierres sont fanées; Les
bouquets de sculpture, en débris lents, vont choir, Comme
déguirlandés du tombeau des Années Tant leur
effeuillement dans l'air sonore est noir.

C'est un délabrement, une désuétude

De vivre qui les prend et les pousse à la mort Avec les
arbres vieux en proie au même sort; C'est l'automne des
murs! la bise les dénude; Déjà les carreaux morts sont sans
visage aucun; C'est fini, tout espoir de soleil sur les portes;
Et les pierres déjà se dispersent en un Unanime et frileux
départ de feuilles mortes!

II

En de féeriques soirs où l'Eau se désagrège, Plus d'un songeur, au bord des canaux rectilignes, Se laissa remorquer par les cygnes! Beaux cygnes, —Duvets d'aubépins blancs et plumage en barège—

Conduisant le songeur comme un Lohengrin vierge Vers le doux Lac d'Amour où toute l'Eau converge.

Et c'était dans l'eau noire un chemin qui s'argente, Un cortège de joie en la nuit affligeante, Un entraînement blanc vers les faubourgs lunaires, Vers le doux Lac d'Amour, Reposoir de la Lune.

Car l'orbe de la Lune était clair sur l'eau brune.

Les cygnes, en rochets plissés des séminaires, Semaient, dans l'eau, des lis et de blancs azalées Pour l'Élévation de la Lune agrandie.

Toute l'Ombre semblait en marche vers l'Hostie: Les murailles étaient des robes étalées De béguines au but de leur pèlerinage, A genoux, eût-on dit, dans l'eau froide, et priantes; Et d'autres pèlerins dans le pâle sillage De ces blancheurs de plus en plus irradiantes, Les pèlerins du Rêve, adoraient en silence Le Lac d'Amour dans sa candide rutilence, Reposoir de la Lune avec les blanches toiles Du brouillard, comme des nappes de Sainte Table, Où les doigts sont lavés de leur passé coupable En égrenant dans l'eau des chapelets d'étoiles; Et voilà tout à coup, sous des pardons insignes Que, leurs âmes étant absoutes une à une, Les nocturnes songeurs allaient avec les cygnes Communier sous les espèces de la Lune!



Si tristes les vieux quais bordés d'acacias!

Pourtant, toi qui passais, tu les apprécias Ces vieux quais où
tel beau cygne de l'eau changeante Entre parfois dans une
âme qui s'en argente.

Si tristes les vieux quais, les eaux pleines d'adieux, Inertes
comme les bandeaux silencieux D'une morte! les eaux sur
qui pleure une cloche, Les immobiles eaux sur qui le carillon
Égoutte ses sons froids comme d'un goupillon.

Et plus tristes les quais lorsque l'hiver approche!

En mai, quand le ciel rit, on s'était essayé A mettre de la
joie aux vitres des demeures, —Tendant de rideaux blancs le
passage des heures—

Et des roses afin que l'air fût égayé, Petit luxe, au dehors,
de l'aisance des chambres...

Mais quand l'hiver revient, quand cinglent les décembres,
Les acacias nus, filigranés en noir, Portent le deuil de la
saison; le vent disperse Leurs feuilles comme des oiseaux
parmi l'averse; L'eau du canal se gerce et se gèle—miroir
Las de mirer toujours d'identiques façades!

Maintenant les vieux quais sont déserts et maussades; Et
dans les logis clos, les rideaux s'échancrant Laissent voir,
en la chambre et derrière l'écran, Quelques vieillards sans

joie autour d'une lumière Qui végète sur le réchaud de la
théière...

Lumière survivante en ces hivers du nord; Faible lueur,
clarté triste qui les rassemble; On dirait un chétif feu de
cierge qui tremble, Et qu'en chaque maison muette, on
veille un mort!

IV

Dans quelque ville morte, au bord de l'eau, vivote La
tristesse de la vieillesse des maisons A genoux dans l'eau
froide et comme en oraisons; Car les vieilles maisons ont
l'allure dévote, Et, pour endurer mieux les chagrins qu'elles
ont, Égrènent les pieux carillons qui leur sont Les grains de
fer intermittents d'un grand rosaire.

Vieilles maisons, en deuil pour quelque anniversaire, Et qui,
tristes, avec leurs souvenirs divers, N'accueillent plus qu'un
peu de pauvres et de prêtres.

Ce pendant qu'autrefois, avant les durs hivers, La jeunesse
et l'amour riaient dans leurs fenêtres Claires comme des
yeux qui n'ont pas vu mourir!

Mais, depuis lors, ces yeux des pensives demeures Dans
leurs vitres d'eau frêle ont senti dépérir Tant de visages
frais, tant de guirlandes d'heures Qu'ils en ont maintenant
la froideur de la mort!

(Or mes yeux sont aussi les vitres condamnées D'une
maison en deuil du départ des années) Et c'est pourquoi, du
fond de ces lointains du nord, Je me sens regardé par ces
yeux sans envie Qui ne se tournent plus du côté de la vie
Mais sont orientés du côté du tombeau...

Yeux des vieilles maisons dont mes yeux sont les frères,
Lassés depuis longtemps des bonheurs temporaires, Yeux
plus touchants près de mourir! Regard plus beau De ces
maisons qu'on va détruire en des jours proches!

O profanation! meurtres avec les pioches Abattant les vieux
murs de qui l'âge avait l'air De devoir les défendre un peu
contre ces crimes...

Mais bientôt entreront les marteaux unanimes Dans les
vieux murs, pourtant sacrés comme une chair!

V

En ces villes qu'attriste un chœur de girouettes, Oiseaux de fer rêvant de fuir au haut des airs, En des villes sans joie aux carrefours déserts Où de rares passants, en grises silhouettes, Se meuvent, balançant leur marche comme un glas, On sent un froid silence uniforme qui plane; Si despotique, encor qu'il soit débile et las, Qu'en lui tout cri se tait, que toute voix se fane, Que même un bruit de pas déconcerte d'abord, Que la moindre rumeur infinitésimale Cause un trouble, paraît une chose anormale Comme de rire auprès d'un malade qui dort.

Car le silence là vraiment s'atteste! Il règne, Il est impérieux, il est contagieux; Et le moins raffiné des passants s'en imprègne Comme d'encens dans un endroit religieux.

Ah! ces villes, ce grand silence monotone Qu'augmente un son de cloche en tombant de la tour; Ce silence si vaste et si froid qu'on s'étonne De survivre soi-même au néant d'alentour Et de ne pas céder à la mort qui délie...

L'eau s'en vint d'elle-même au-devant d'Ophélie.

Or le silence doux, dont l'eau nous circonvient, Nous tente et nous entraîne à son tour dans des roses...

La ville est morte aussi... Qu'est-ce qui nous retient?

Et nous sentons vraiment comme l'Ordre des Choses!

VI

Sur l'horizon confus des villes, les fumées Au-dessus des
murs gris et des clochers épars Ondulent, propageant en de
muets départs Les tristesses du soir en elles résumées.

On dirait des aveux aux lèvres des maisons: Chuchotement
de brume, inscription en fuite, Confiance du feu des âtres
qui s'ébruite Dans le ciel et raconte en molles oraisons
L'histoire des foyers où la cendre est éteinte.

Vague mélancolie au loin se propageant...

Car, parmi la langueur d'une cloche qui tinte, On dirait des
ruisseaux d'eau pâle voyageant, Des ruisseaux de silence
aux rives non précises Dont le peu d'eau glisse au hasard,
d'un cours mal sûr, En méandres ridés, en courbes indécises
Et, comme dans la mer, va se perdre en l'azur!

C'est parce qu'on les sait ainsi tout éphémères Qu'on les
suit dans le ciel avec des yeux meilleurs; Elles que rien
n'attache, elles qui vont ailleurs Et dont les convois blancs
emportent nos chimères Comme dans de la ouate et dans
des linges fins.

Évanouissement et dispersion lente

De la fumée au fond du ciel doux, par les fins D'après-midi,
lorsque le vent la violente, Elle déjà si faible et qui meurt
sans effort —Neige qui fond; encens perdu dans une église;
Poussière du chemin qui se volatilise,—

Comme une âme glissant du sommeil dans la mort!

VII

Dans les brumes d'hiver, vers Noël ou Toussaint, Rien n'a désafligé le morne crépuscule; Chaque ombre d'un passant, qui se hâte et recule, Aux airs d'une cloche en route qui se plaint...

Et, dans ce désolant paysage de ville, Les réverbères un par un sont allumés, Si tristes, grelottant dans le verre fragile; C'est vraiment, dirait-on, des oiseaux enfermés Et qui se font du mal sur les vitres menteuses, Puis meurent longuement en spasmes de clarté; Ou c'est encor des roses jaunes souffreteuses Ayant peur, ayant froid dans le cristal fouetté, Et dont le vent effeuille à terre la lumière...

Lanternes s'allumant à l'heure coutumière Plus ternes par les soirs de Noël ou Toussaint, Qui s'allongent, dans l'air mouillé, comme des rampes Et qu'en leur solitude aucun passant ne plaint, Tristes lanternes,—sœurs malheureuses des lampes!—

Que le vent exténue à chaque carrefour Et qui n'auront jamais, dans ces jours de novembre, Les doux miroirs, le nid d'étoffe d'une chambre, Et le dorlotement des guimpes d'abat-jour!

VIII

Quelques vieilles cités déclinantes et seules, De qui les clochers sont de moroses aïeules, Ont tout autour une ceinture de remparts.

Ceinture de tristesse et de monotonie, Ceinture de fossés taris, d'herbe jaunie Où sonnent des clairons comme pour des départs, Vibrations de cuivre incessamment décrues; Tandis qu'au loin, sur les talus, quelques recrues Vont et viennent dans la même ombre au battement Monotone d'un seul tambour mélancolique...

Remparts désormais nuls! citadelle qui ment!

Glacis démantelés, (ah! ce nom symbolique!) Car c'est vraiment glacé, c'est vraiment glacial Ces manœuvres sur les glacis des villes vieilles, Au rythme d'un tambour à peine martial Et qui semble une ruche où meurent des abeilles!

IX

Les cloches, c'est de la séculaire musique, Musique dont la vie un peu se communique A l'agonie, à la tristesse des murs gris Qui se sentent moins seuls, un moment, moins aigris; Car c'est du bruit joyeux qui sur eux persévère O vieux murs, rajeunis par ce chant cristallin, Quand les cloches, au long d'un escalier de verre, Viennent enguirlander, d'airs nouveaux, leur déclin.

Vieux murs, pignons déchus et pierres condamnées Qui reprennent un peu de joie en entendant Les cloches s'animer dans le rose occident, Elles qui sont les sœurs de leurs jeunes années, Elles qui sont les sœurs de joviale humeur Et qui, pour égayer leur abandon qui meurt, —O taciturnes murs qui n'ont plus qu'elles seules!—

Vont inventer des jeux mièvres dans l'air muet.

Alors c'est tout à coup un galant menuet.

Danse de l'autre siècle où de frêles aïeules Rapprennent à danser sur un air sémillant; Une fête de bronze au fond du ciel atone Avec d'autres, encor plus vieilles, béquillant A travers le silence et le froid de l'automne, Qui viennent de tous les clochers du ciel natal...

Tandis que les vieux murs renaissent à leurs danses Dans des robes sans plis aux froufrous de métal, S'achevant par l'air vide en prestes révérences!

X

Tel soir fané, telle heure éphémère suscite Aux miroirs de mon Ame un souvenir de site; Sites recomposés, qu'on eût dit oubliés: D'un canal mort avec deux rangs de peupliers Dont les feuilles vont se cherchant comme des lèvres; Et d'une âpre colline où de bêtantes chèvres, Dont le cri se déchire aux épines aussi, S'appellent l'une l'autre, et d'un air si transi!

Décor surtout des quais dormants en enfilade, Pignons, rampes de bois par-dessus l'eau malade Où chaque feu miré se délaye en halo, Fragile et fugitif maquillage de l'eau Qui, sous un heurt de vent, tout à coup s'évapore Et fait que l'eau se mue en sommeil incolore!

Sites instantanés, comme à peine rêvés, En contours immortels je les ai conservés Et je les porte en moi, depuis combien d'années!

Seul un ciel identique, aux pâleurs surannées, Triste comme celui qui me les faisait voir, Les a ressuscités de moi-même ce soir; Et c'est ainsi toujours qu'au hasard des nuages Revivent dans mon cœur de souffrants paysages!

XI

En des quartiers déserts de couvents et d'hospices, Des
quartiers d'exemplaire et stricte piété, Je sais des murs en
deuil vieillis sous les auspices D'un calvaire où s'étale un
Christ ensanglanté: Plantée en ses cheveux, la couronne
d'épines Forme un buisson de clous,—le corps est en ruines,
Livide, comme si la lance, l'éraflant, Avait jauni de fiel sa
chair inoculée; Les yeux sont de l'eau morte; et la plaie à
son flanc Est pareille au cœur noir d'une rose brûlée...

—Œuvre barbare et sombre où le Supplicié Pend sur le bois
noueux d'un gibet mal scié.

Or cette impression de calvaire subsiste Lorsque le soir en
longs crêpes tissés descend; Puisqu'on croit voir, au loin,
dans le ciel qui s'attriste Surgir la Nuit où perle une sueur de
sang, Si bien que l'on dirait la Nuit crucifiée!

Car les étoiles sont des clous de cruauté Qui, s'enfonçant
dans sa chair nue et défiée, Lui font des trous et des
blessures de clarté!

Ah! cette passion qui toujours recommence!

Ce ciel que l'ombre ceint d'épines chaque soir!

Et soudain, comme au coup d'une invisible lance, La lune
est une plaie ouverte à son flanc noir.

XII

Des femmes vont, le soir, se hâtant vers les Laudes, Des femmes au cœur simple, en mantes de drap noir Oscillant comme un glas qui s'éteint dans le soir, Tandis qu'au fond du ciel croulent des cendres chaudes; Des femmes regardant d'un regard affligé, Avec le blanc fané de leurs yeux mitigé D'un violet de deuil comme les cinéraires; Et, sous le soleil mort qui soudain s'effondra, Les cloches, s'accordant à ces cloches de drap, S'acheminent ensemble en lents itinéraires...

Puis, quand leur parallèle affluence décroît Sur les quais tout vibrants de leur tristesse enfuie, On croit sentir venir de très loin une pluie Musicale qui tombe en gouttes de son froid.

XIII

Quand luit la Lune en des clartés irradiantes, Quelle misère
au long des quais. Dans le canal Les maisons en surplomb
ont l'air de mendiante; Pauvresses à la file et que
protègent mal Du vieux lierre troué, des haillons de
feuillage; Infirmes se traînant dans un pèlerinage, Mendicité
sans yeux, mendicité sans main, C'est toute une misère au
bord d'un grand chemin...

Tristesse des vieux murs tombés dans la misère, Tristesse
des maisons se reflétant dans l'eau!

Or la Lune est montée au ciel dans un halo Et les carillons
noirs égrènent leur rosaire...

C'est alors que le Soir, soudain apitoyé Pour les vieux murs
que nul n'assiste en leurs désastres, Envoie à tel ou tel
vieux mur pauvre et ployé Des linges de lumière et des
aumônes d'astres!

XIV

C'est tout là-bas, parmi le Nord où tout est mort: Des Beffrois survivant dans l'air frileux du nord; Les Beffrois invaincus, les Beffrois militaires, Montés comme des cris vers les ciels planétaires; Eux dont les carillons sont une pluie en fer, Eux dont l'ombre à leur pied met le froid de la mer!

Or, moi, j'ai trop vécu dans le Nord; rien n'obvie A cette ombre à présent des Beffrois sur ma vie.

Partout cette influence et partout l'ombre aussi Des autres tours qui m'ont fait le cœur si transi; Et toujours tel cadran, que mon absence pleure, Répandant dans mes yeux l'avancement de l'heure, Tel cadran d'autrefois qui m'hallucine encor, Couronne d'où, sur moi, s'effeuille l'heure en or!

XV

O ville, toi ma sœur à qui je suis pareil, Ville déchue, en proie aux cloches, tous les deux Nous ne connaissons plus les vaisseaux hasardeux Tendant comme des seins leurs voiles au soleil, Comme des seins gonflés par l'amour de la mer.

Nous sommes tous les deux la ville en deuil qui dort Et n'a plus de vaisseaux parmi son port amer, Les vaisseaux qui jadis y miraient leurs flancs d'or; Plus de bruits, de reflets... Les glaives des roseaux Ont un air de tenir prisonnières les eaux, Les eaux vides, les eaux veuves, où le vent seul Circule comme pour les étendre en linceul...

Nous sommes tous les deux la tristesse d'un port Toi, ville! toi ma sœur douloureuse qui n'as Que du silence et le regret des anciens mâts; Moi, dont la vie aussi n'est qu'un grand canal mort *

Qu'importe! dans l'eau vide on voit mieux tout le ciel, Tout le ciel qui descend dans l'eau clarifiée, Qui descend dans ma vie aussi pacifiée.

Or, ceci n'est-ce pas l'honneur essentiel —Au lieu des vaisseaux vains qui s'agitaient en elles,—

De refléter les grands nuages voyageant, De redire en miroir les choses éternelles, D'angéliser d'azur leur nonchaloir changeant, Et de répercuter en mirage sonore

La mort du jour pleuré par les cuivres du soir!

Or c'est pour être ainsi souples à son vouloir Que le ciel
lointain, l'une et l'autre, nous colore Et décalque dans nous
ses jardins de douceur O toi, mon Ame, et toi, Ville Morte,
ma sœur!

*

Et c'est pour être ainsi que l'une et l'autre est digne De la
toute-présence en elle d'un doux cygne, Le cygne d'un beau
rêve acquis à ce silence Qui s'effaroucherait d'un peu de
violence Et qui n'arrive là flotter comme une palme Qu'à
cause du repos, à cause du grand calme, Cygne blanc dont
la queue ouverte se déploie, —Barque de clair de lune et
gondole de soie—

Cygne blanc, argentant l'ennui des mornes villes, Qui
hérisse parfois dans les canaux tranquilles Son candide
duvet tout impressionnable; Puis, quand tombe le soir,
cargué comme les voiles, —Dédaignant le voyage et la mer
navigable—

Sommeille, l'aile close, en couvant des étoiles!

CLOCHES DU DIMANCHE

I

Dimanche: un pâle ennui d'âme, un désœuvrement De
doigts inoccupés tapotant sourdement Les vitres, comme
pour savoir leur peine occulte; —Ah! ce gémissement du
verre qu'on ausculte!—

Dimanche: l'air à soi-même dans la maison D'un veuf qui ne
veut pas aider sa guérison Quand les bruits du dehors se
ouatent de silence.

Dimanche: impression d'être en exil ce jour, Long jour que
le chagrin des cloches influence, Et sans cesse ce long
dimanche est de retour!

Ah! le triste bouquet des heures du dimanche; C'est un
triste bouquet de fleurs qui lentement Meurt dans un verre
d'eau sur une nappe blanche...

M'en sauver, le pourrai-je? Et l'éviter, comment?

Ce jour de demi-deuil aux couleurs trop calmées Où mon
cœur odieux s'en va dans les fumées.

J'en ai l'obsession, j'en ai peur, j'en ai froid Du spleen
hebdomadaire où ce jour me ramène: Tandis que je me
leurre au long de la semaine, Flux et reflux de jours qui
s'accroît et décroît, Dont l'écume est un peu de vanité qui
chante, Voici que le repos dominical me hante Et déjà
m'apparaît comme un repos amer, Repos nu d'une grève au
départ de la mer, Grève morte du long dimanche
infinissable Qui coagule au loin ses silences de sable...

II

Le dimanche est toujours tel que dans notre enfance; Un jour vide, un jour triste, un jour pâle, un jour nu; Un jour long comme un jour de jeûne et d'abstinence Où l'on s'ennuie; où l'on se semble revenu D'un beau voyage en un pays de gaîté verte, Encore dérouté dans sa maison ouverte Et se cherchant de chambre en chambre tout le jour...

Or le dimanche est ce premier jour de retour!

Un jour où le silence, en neige immense, tombe; Un jour comme anémique, un jour comme orphelin, Ayant l'air d'une plaine avec un seul moulin Géométriquement en croix comme une tombe.

Il se remontre à moi tel qu'il s'étiolait Naguère, ô jour pensif qui pour mes yeux d'enfance Apparaissait sous la forme d'une nuance: Je le voyais d'un pâle et triste violet, Le violet du demi-deuil et des évêques, Le violet des chasubles du temps pascal.

Dimanches d'autrefois! Ennui dominical Où les cloches, tintant comme pour des obsèques, Propageaient dans notre âme une peur de mourir.

Or toujours le dimanche est comme aux jours d'enfance: Un étang sans limite, où l'on voit dépérir Des nuages parmi des moires de silence; Dimanche: une tristesse, un émoi sans raison...

Impression d'un blanc bouquet mélancolique Qui meurt;
impression tristement angélique D'une petite sœur malade
en la maison...



Le dimanche s'allonge en toile monotone Où bien
emmailloter son ennui gémissant; Toile blanche des longs
dimanches de l'automne Dont la blancheur fait voir que le
cœur est en sang; Contraste grâce à quoi la plaie est
évidente Et saigne en rouges flots parmi le linge blanc.

Or comment le guérir ce cœur qui fait semblant D'être
heureux du dimanche où plus rien ne le hante?

Comment le dorloter en un rêve opportun Et comment peu à
peu faire cette œuvre pie Qu'en douceur les instants s'en
aillent un à un, Comme la toile meurt fil à fil en charpie?

IV

La langueur du dimanche et son morose ennui N'est-ce pas
d'être inapte à l'ivresse de vivre, Considérant la joie et le
rire d'autrui Comme, à chaque fenêtre, en calmes plis de
givre, La mousseline ou le tulle blanc des rideaux, Comme le
tulle blanc des rideaux considère Les nuages qui sont du
tulle légendaire, Les nuages errant comme en un pays
d'eaux, Dont la blancheur en vols de cygnes s'évapore Ou
se teinte en jardins de beaux rhododendrons; Au lieu
qu'eux, les rideaux, leur tulle est incolore —Ah! les
bonheurs aussi dont nous nous abstiendrons!—

Et demeure captif dans les chambres songeuses, Incapable
de suivre et pourtant enviant La folie au soleil des formes
voyageuses; Tulle à jamais privé de l'azur ambiant, Tulle des
blancs rideaux qui s'empêche de vivre Et d'effeuiller à l'air
ses calmes fleurs de givre!

V

Tel dimanche pour moi s'embaume de la voix Des soprani,
s'ouvrant comme une cassolette Dans quelque église. O
voix doucement aigrette; Chant comme tuyauté, comme
raide d'empois, Évoquant des rochets plissés de séminaires.

Tout à coup l'orgue exulte et roule ses tonnerres, Puis se
tait; et le chant des soprani reprend, Chant frêle, chant
mouillé parmi la vaste église, Montant dans le silence et le
réfrigérant De son mince jet d'eau qui se volatilise...

L'orgue encor recommence à hisser ses velours Qui
s'éploient à grands plis sonores dans l'abside; Puis un autre
motet frêlement se décide Et s'entr'aperçoit vague entre les
piliers lourds.

Oh! si vague, on dirait un cierge qui s'allume; Ce n'est pas
un oiseau; c'est à peine une plume Qui vacille dans le vent
doux des encensoirs...

Et l'orgue de nouveau hisse ses velours noirs.

Or en les entendant, ces voix insexuelles, On songe aux
vieux tableaux, on songe aux chérubins Qu'en des
Assomptions les Primitifs ont peints, Des chérubins n'ayant
qu'une tête et des ailes, Enfants-fleurs d'un jardin quasi-
religieux, Envolement de lis devenant des colombes...

Ah! ces chants d'innocence, et si contagieux!

Linges frais par-dessus la fièvre de nos lombes...

VI

Douleur d'aller, courbé sous la croix de son Art, Sans
Madeleine, oignant vos pieds avec du nard; D'aller seul, le
dimanche, à travers les soirs ternes, Sans Marthe, sans
Marie et le disciple Jean; Seul à voir, comme des blessures,
les lanternes Saigner frileusement dans un site affligeant.

On sent l'ombre à son front qui se tresse en épines; —Ah!
quel est le Calvaire où la rue aboutit?—

Mais un peu de pitié vient des cloches voisines, La muette
bonté des choses compatit, Et, sa peine, on l'essuie aux
pâles vitres nues Comme à des linges de Véronique
s'offrant, O décalque fragile où tu te continues Mon âme du
dimanche, avec l'air si souffrant!

VII

Le dimanche est le jour où l'on entend les cloches!

Le dimanche est le jour où l'on pense à la mort!

Car, parmi le repos de la ville qui dort, Les cloches vibrent mieux, ébruitant leurs reproches Et leur conseil de se résigner à mourir, Elles dont coup à coup les forces sont décrues Et dont neigent les lis de bronze dans les rues; Chacun en leur départ s'écoute dépérir Et sent un peu de soi, de minute en minute, Qui s'en va, qui s'effeuille et tombe à l'unisson, Qui lentement se fane et meurt avec le son Dans l'air vorace, en une inexorable chute...

VIII

Les cloches? Ah! qui donc, quel évêque hypocondre, Chef de la primitive Église les fit fondre?

Qui donc les inventa? Peut-être qu'il y a Un moine misanthrope et las d'Alleluia Qui fit avec du fer la cloche originelle, En forme de sa robe, et noire aussi comme elle!

IX

Dimanche, c'était jour de lentes promenades Par des quais endormis, de vastes esplanades, Au long d'un mur d'hospice, au long d'un canal mort OÙ le brouillard, à peine une heure, se dissipe...

Dimanche, ah! quel silence! Et l'âme qui se fripe A tout ce petit vent acidulé du nord!

Silence du dimanche autour du Séminaire Et silence surtout Place de l'Évêché OÙ divaguait parfois le bruit endimanché D'une cloche très vieille et valétudinaire.

Des Béguines, au loin, passaient, hâtant le pas, Gardant l'émoi sur leurs faces anémiées D'avoir le matin même été communiées, Heureuses, et disant des chapelets tout bas, Tout en s'en revenant des Vêpres terminées.

Et la cloche perdue entre les cheminées Se dépêchait, béguine elle-même, vivant Dans sa tour, comme les autres dans leur couvent.

Sœur tourière du ciel en des guimpes fanées, Semant un bruit de clés au fond de l'air transi OÙ, béquillant un peu sous l'amas des années, Elle faisait sa ronde, en robe noire aussi...

Or, depuis lors, la cloche est celle qui chemine; Et toujours
le dimanche est un jour où j'entends Une cloche au-dessus
de mon âme, béguine Ponctuelle, aux accès de toux
intermittents, Qui m'avertit du ciel et que la messe est dite
Et m'égoutte ses sons comme de l'eau bénite...

X

Tristesse! je suis seul; c'est dimanche; il pleuvine!

Les vitres sont déjà comme des crêpes morts Que faufile
une pluie intermittente et fine.

Et rien à faire ici! rien à faire au dehors Où les passants s'en
vont monotones et tristes...

Or j'en rêve, parmi ce pluvieux décor, De plus seuls et de
plus inégayés encor: D'abord les continents et doux
séminaristes Qui se hâtent, qui s'en vont deux à deux, là-
bas, Voués jusqu'à la mort à de noirs célibats Quand nous
avons l'amour comme une bonne lampe!

Puis je songe au troupeau puéril et transi D'orphelines en
deuil se dépêchant aussi Dans ce soir triste et la bruine qui
les trempe...

Tristesse du dimanche, ô mon âme! où tu n'as Pour
ressource que de songer aux orphelines S'en retournant
vers leurs lointains orphelinats, Si frileuses, malgré leurs
longues pèlerines...

Et seul, mélancolique, en mon dormant logis, J'occupe à les
aimer mon rêve qui s'ennuie, Et j'entends de chez moi
distinctement la pluie Faufler leurs bonnets de linge
défraîchis.

XI

Les cloches des dolents dimanches sont des gloses
Élucidant le cas des choses inécloses, De ce qui fut naguère
et qui n'a pas duré: Raisin qui s'évapore aussitôt pressuré;
Étang qui se dessèche en un beau paysage; Voix des
enfants de chœur qui sont morts en bas âge Et dont nous
retrouvons dans les blancs angélus Les soprani filant leurs
sons irrésolus...

Les cloches ont la voix des choses démodées; Bonnes
cloches du soir qui sont inféodées Aux meilleurs souvenirs
d'enfance et de regret: Car en les entendant, les vieilles
cloches noires, —Bruit d'airain, grincement de serrure—on
dirait Que se sont, dans le ciel, rouvertes les armoires Où
dorment, sans emploi, nos layettes d'enfant Dont le beau
linge, à lents coups de cloches, se fend Puis s'envole, vidé
de gestes, blancs mélanges...

Et j'écoute sur moi la chute de mes langes!

Combien d'autres rappels des choses d'autrefois: Des
couronnes de sons sur d'anciens convois De morts qu'on
oubliait et qu'on se remémore; Et ces effeuillements vagues
dans l'air sonore!

Vieilles cloches vidant leurs corbeilles de fer D'où tombe un
buis d'antan aux branchettes fanées, Le buis béni d'un
temps pascal lointain et cher...

Et je recueille en moi le buis mort des Années!

XII

Le dimanche est un ciel vide et silencieux Où j'écoute frémir
les coiffes des Béguines Dont la marche aboutit à mon cœur
anxieux.

Halo de bruit autour des faces ivoirines, Halo de bruit
malgré l'absence m'arrivant...

Ah! cela vient vers moi de si loin dans le vent Ces frissons
de cornette en forme de colombe: Quelque chose de blanc
qui sur les fronts surplombe; Ailes faites de neige et de linge
qui dort, Ailes faites aussi d'un peu de clair de lune Qui
paraissent, ayant replié leur essor, Être le Saint-Esprit
descendu sur chacune!

Car les Béguines sont les sœurs du Saint-Esprit; Et leurs
calmes couvents, dans les enclos gothiques, Ne sont-ce pas
plutôt des colombiers mystiques?

Essaims d'âmes (encore un peu, Dieu les proscrit) Qui se
reposent là, dans des haltes bénignes, En picorant les grains
bénits des chapelets; Mais s'en iront bientôt par les soirs
violets Sur leurs ailes de linge aux blancheurs rectilignes.

XIII

Les cloches dans le ciel ont assez de nuances En pleurant
les décès, pour chanter les naissances; Les cloches, ce
mobile et divin truchement, Versant comme des pleurs sur
un enterrement, Effeillant comme des bouquets sur les
baptêmes.

—Urnes de lilas blancs!—Urnes de chrysanthèmes!—

Tantôt on y perçoit les bruits d'un corbillard Qui s'en irait
dans la banlieue et le brouillard; Puis, à d'autres moments,
oscillant en mesure Sous les nuages blancs en rideaux de
guipure, Les cloches, dorlotant les cœurs d'enfants
nouveaux, Ont le balancement musical des berceaux!

XIV

Dimanche, après-midi de dimanche, en province!

Repos dominical: pâles rideaux levés Pour de rares passants
moins réels que rêvés, Ombres, sur un écran, que le soir
triste évince...

Solitude du soir dans la vaste maison OÙ bat le pouls de la
pendule qui s'ennuie; Silence où l'on entend une petite
pluie, —Fine pluie automnale et d'arrière-saison,—

Épingler d'acier froid les vitres déjà mortes.

Essai de s'égayer avec les pianos

En dépit du vent noir qui pleure sous les portes; Mais, triste,
la musique,—écho des casinos Et des valse de l'autre été si
tôt fanées; Triste, car c'est funèbre et vain, tous ces efforts,
Tout ce désir d'un peu s'évader des années Et d'échapper à
la tristesse du dehors, A la tristesse aussi du vent plein de
reproches, Tristesse du dimanche où s'affligent les cloches!

Dimanche, après-midi de dimanche! Langueur De la vaste
maison, vide de l'heure enfuie, OÙ l'on entend dans l'ombre
une petite pluie.

Épingler d'acier froid les vitres de son cœur!

XV

Les longs dimanches soir, toutes ces existences Réduites à
songer si tristement, là-bas: Vieilles filles qu'on voue à des
impénitences, Cœurs vierges dans le noir étui des célibats.

Et des hortensias, couleur de leur visage, Se fanent
lentement sur les châssis; ainsi Leur jeunesse, sans nul
amour, sans bon présage, Derrière les carreaux effeuille son
souci.

Là-bas, toujours la même apparence d'automne Parmi ces
meubles vieux, ces cadres dédorés, Ces miroirs d'eau
souffrante où la clarté tâtonne, —Vieilles filles sans joie aux
gestes timorés, Vieilles filles, le front collé contre la vitre!

Vitre provinciale, écran mort et fermé Où ne s'ébauche rien
qu'un passage de mitre Quand la Procession sort un
dimanche, en mai!

C'est la vie anonyme! oh! morne et désolée, Dans ces
chambres, sans même un bonheur anodin...

Et les rideaux tombants de guipure gelée Sont comme un
immuable et glacial jardin.

XVI

Dans mon Ame, sous des guirlandes d'encens bleu, Vont des Processions d'anciennes Fête-Dieu; Processions de mai qu'on croyait disparues, Processions d'enfance en l'honneur du Saint-Sang; Car mon Ame a toujours, dans le noir de ses rues, Quelque Procession au plain-chant grandissant: Voix s'ajourant dans moi, comme filigranées, Enfants de chœur aux voix douces, aux frêles voix, Ciselures des beaux dimanches d'autrefois, Or frais qui s'éternise aux chasubles fanées!

Et dans mon Ame, où rêve un encens bleuissant, Parmi des prêtres noirs, de blanches théories, S'attarde la Fiole en des orfèvreries, Rouge du seul rubis possédé du Saint-Sang.

O goutte de la Plaie ouverte par la Lance, La relique sacrée en mon Ame s'avance...

Or, supposez un heurt sur le cristal béni, Et voyez-vous soudain couler tout l'Infini, Et voyez-vous, en moi, mon sang qui s'étirole Rajeuni par le Sang divin de la Fiole?

XVII

Douceur parfois d'aller le dimanche à l'église Édulcorer ses yeux aux offices du soir, Être l'Ame qui s'est carguée et qui s'enlise, Être l'Ame soudain fraîche comme un parloir, Ce pendant que l'encens, avec mélancolie, En rubans bleus à notre enfance nous relie...

Et douceur pour les Yeux de retourner encor Dans les vitraux profonds qui sont des jardins d'or Où des anges, vêtus de lin, tiennent des palmes Et de rigides lis comme des jets d'eau calmes.

Et douceur pour les Doigts, repris du culte ancien, D'allumer sur le noir candélabre, à Complies, Quelque cierge qu'on suit des yeux, qu'on sait le sien; Mais si malingre, ô ma Lueur, tu te déplies!

Toi propitiatoire auprès de Dieu pour moi, Dieu qui sait gré du moindre acte d'un peu de foi, Et pardonne en faveur de la douleur des cires: Prix de nos fautes! Pleurs des cierges dans les nefs Dont la flamme s'immole en des supplices brefs, Bonnes cires qui sont si doucement martyres!

XVIII

L'eau houleuse du port est sans mirage aucun.

Mais, dans le somnolent dimanche, il suffit qu'un Souffle
d'air passe au fil du bassin qui repose Pour propager le vert
reflet des peupliers, Quand se crispe en frissons de moire
l'eau morose...

C'est ainsi que la cloche aux glas multipliés Dans l'Ame du
dimanche, où toute rumeur cesse, Agrandit longuement des
cercles de tristesse.

AU FIL DE L'AME

I

Ne plus être qu'une âme au cristal aplani Où le ciel
propagea ses calmes influences; Et, transposant en soi des
sons et des nuances, Mêler à leurs reflets une part d'infini.

Douceur! c'est tout à coup une plainte de flûte Qui dans
cette eau de notre âme se répercute; Là meurt une fumée
ayant des bleus d'encens...

Ici chemine un bruit de cloche qui pénètre Avec un
glissement de bégueine ou de prêtre, Et mon âme s'emplit
des roses que je sens...

Au fil de l'âme flotte un chant d'épithalame; Puis je reflète
un pont debout sur des bruits d'eaux Et des lampes parmi
les neiges des rideaux...

Que de reflets divers mirés au fil de l'âme!

Mais n'est-ce pas trop peu? n'est-ce pas anormal Qu'aucun
homme ne soit arrivé de la ville Pour ajouter sa part de
mirage amical Aux Choses en reflets dans notre âme
tranquille?

Nulle présence humaine et nul visage au fil De cette âme
qui n'a reflété que des cloches.

Ah! sentir tout à coup la tiédeur d'un profil, Des yeux posés
sur soi, des lèvres vraiment proches...

Fraternelle pitié d'un passant dans le soir Par qui l'on n'est
plus seul, par qui vit le miroir!

II

On dirait d'une ville en l'âme se mirant Avec des peupliers
sur les bords, soupirant Sans qu'on puisse savoir, par un
subtil triage, Si, dans l'eau qui gémit, c'est le bruit du
feuillage Ou si l'eau se lamente avec sa propre voix.

On dirait d'une ville aux innombrables toits...

—C'est triste, toutes ces fenêtres éclairées Au bord de
l'âme, au bord de l'eau—tristes soirées!

Triste ville de songe en l'âme s'encadrant Qui pensivement
porte un clocher et l'enfonce Dans cette eau sans refus que
son mirage fonce; Et voici qu'à ce fil de l'âme le cadran
Fond et se change en un clair de lune liquide...

Le cadran, or et noir, a perdu sa clarté; Le temps s'est aboli
sur l'orbe déjà vide Et dans l'âme sans heure on vit
d'éternité.



Mon âme a pris la lune heureuse pour exemple.

Elle est là-haut, couleur de ruche, avec les yeux Calmes et dilatés dans sa face très ample.

Or mon âme, elle aussi, dans un ciel otieux, Toute aux raffinements que son caprice crée N'aime plus que sa propre atmosphère nacrée.

Qu'importe, au loin, la vie et sa vaste rumeur...

Mon âme, où tout désir se décolore et meurt, N'a vraiment plus souci que d'elle et ne prolonge Rien d'autre que son songe et son divin mensonge Et ne regarde plus que son propre halo.

Ainsi, du haut du ciel, sans remarquer la ville Ni les tours, ni les lis dans le jardin tranquille, La lune se contemple elle-même dans l'eau!

IV

Mon âme est dans l'exil, plaintive et détrônée; Quel goût peut-elle avoir des ivresses d'ici Et de la fausse joie un peu carillonnée Qui descend sur sa peine à travers l'air transi?

Mais elle se console avec la vie en songe, La vie emmaillotée aux langes du mensonge.

Mon âme a trop souffert aux chemins du Réel Et s'en trouve à jamais comme en convalescence.

C'est fini tout espoir, tout effort manuel Pour tirer de la vie un peu de renaissance Et vendanger soi-même, ainsi qu'on le voulait, Quelques grappes encore de raisin violet...

Les vignes sont en proie à d'autres que j'ignore; Déjà le vin fermente en leur pressoir sonore; Et pour moi désormais, terrain hostile et nu, La vie est un jardin d'épines et d'épées.

Mais les Rêves du moins sont le monde ingénu Où se réfugieront nos mains inoccupées; Qu'importe, au loin, la vie, et les appels des cors!

Les liesses du cuivre énamouré sont brèves; Et notre âme sait bien qu'il n'y a que les Rêves Qu'on puisse aimer toujours comme on aime les morts.

Les Rêves! Eux, du moins, sont une amitié sûre, Joyaux où dort une lumière qui s'azure Éternelle et multicolore comme l'eau...

Et cela met en nous un trésor frais et beau.

Ah! Seigneur! augmentez en moi cette richesse Dont je suis à la fois le maître et le gardien; Et, de rêves nouveaux, refaites-moi largesse, O Seigneur, donnez-moi mon Rêve quotidien!...

V

Les rêves: des miroirs où nous nous délayons Comme
éternels déjà, dans un recul d'espace; Les rêves: des rouets
auxquels, d'une main lasse, Nous envidons de la fumée et
des rayons, Du vent, des cheveux morts et des fils de la
Vierge; Les rêves: un bouquet qui tout à coup émerge Les
nuits d'hiver, en lis gelés, des carreaux noirs; Les rêves: au
perron du parc mélancolique, Au perron de notre âme, un
cabrement, les soirs, Cabrement, sous le clair de lune
métallique, D'une troupe de paons, de grands paons radieux
Ouvrant leur queue en or comme un éventail d'yeux.

VI

Les rêves sont les clés pour sortir de nous-mêmes, Pour déjà
se créer une autre vie, un ciel Où l'âme n'ait plus rien
retenu du réel Que les choses selon sa nuance et qu'elle
aime: Des cloches effeuillant leurs lourds pétales noirs Dans
l'âme qui s'allonge en canaux de silence, Et des cygnes
parés comme des reposoirs.

Ah! toute cette vie, en moi, qui recommence, Une vie idéale
en des décors élus

Où tous les jours pareils ont des airs de dimanches, Une vie
extatique où ne cheminent plus Que des rêves, vêtus de
mousselines blanches...

Or ces rêves triés ont de câlines voix, Voix des cygnes, voix
des cloches, voix de la lune, Qui chantonnent ensemble et
n'en forment plus qu'une En qui l'âme s'exalte et s'apaise à
la fois.

De même la Nature a fait comme notre âme Et choisit, elle
aussi, des bruits qu'elle amalgame, Se berçant aux frissons
des arbres en rideau, Lotionnant sa plaie aux rumeurs des
écluses...

Voix chorale qui sait, pour ses peines confuses, Unifier des
bruits de feuillages et d'eau!

VII

Rien que des rêves doux et vagues, songeries Où l'on se
laisse aller comme au fil d'un cours d'eau Quand du
brouillard s'allonge en opaque rideau Que les fanaux du soir
sèment de pierreries.

Les arbres ont un air de fusain ébauché; La brume, sur les
bords, ouvre des cassolettes; On devine une ville autour
d'un évêché Dans le brouillard brodé de fines gouttelettes
Dont la blancheur voyage à l'horizon confus.

Ainsi notre âme rêve et dérive en ses rêves Qui, parmi leur
brouillard, ont aussi des refus, Des entrebâillements, des
apparitions brèves Les rendant plus encor désirables et
chers: Songes dans de la ouate et dans de la fumée,
Mystère d'une vie au lointain présumée, Curiosité d'âme—et
nulle soif des chairs!

Mais songer seulement aux saintes des verrières, Aux
femmes des portraits, aux vierges des missels, Aux reines
de légende, aux béguines tourières, —Des anges, dirait-on,
à peine corporels!—

Et rêver avec l'une une amitié très douce Parce qu'elle a
semblé plus pâle et qu'elle tousse...

Ah! cette toux, qui fait du mal comme un grand vent Et qui
vient me troubler de derrière les portes!

Une toux qu'on dirait pleine de feuilles mortes Et qui ventile
au loin les dortoirs du couvent!

VIII

Mon âme dans le rêve a trouvé plus de charmes Car tout effort s'achève en perles de sueur Qui nous semblent au front des couronnes de larmes.

Les bonheurs temporels, ce n'est pas le bonheur!

Et tout cela, sans joie et sans signifiante, Qu'est-ce à côté du rêve auquel je me fiance?

D'autres ont l'orgueil vain d'imposer leur vouloir Et d'assembler la foule autour de leur parole; Fallacieux désir! Naïve gloriole

Qui vient tenter mon âme en son grand nonchaloir!

Lors mon âme répond: «Je ne suis pas des vôtres...»

Chimère de vouloir être au rang des Apôtres Que le peuple louange et met sur des pavois, Sans délayer son âme et délayer sa voix.

Mais si totalement qu'en soi-même on abdique Pour se garder du moins une âme véridique, Si débile qu'on semble et si distant qu'on soit, Peut-être qu'on exerce un pouvoir malgré soi, Car la Force souvent est bénigne et se laisse Conduire ou mitiger par la Toute-Faiblesse.

Ainsi la lune, à son insu, du haut de l'air, Toute loin qu'elle
soit du tumulte des houles, Attire avec ses yeux la douleur
de la mer...

Mon âme, sois ce clair de lune sur les foules...

IX

Aux vitres de notre âme apparaissent le soir Des visages
anciens demeurés dans le verre; Leur souvenir, malgré le
temps, y persévère, Visages du passé qu'on souffre de
revoir: Fronts sans cesse pâlis; lèvres déveloutées; Yeux
couverts chaque jour d'ombres surajoutées Et qui dans la
mémoire achèvent de mourir...

Visage d'une mère ou visage de femme Qui jadis ont vécu le
plus près de notre âme.

Encor si l'on pouvait un peu les reflleurir Ces faces, dans le
verre, à peine nuancées Et voir distinctement leurs traits
dans nos pensées!

Faces mortes toujours près de s'évanouir Et sans cesse
émergeant,—sitôt qu'on les oublie,—

Au fil de l'âme, en des détresses d'Ophélie Dont les cheveux
de lin ont un air de rouir...

Ah! comment essayer d'avoir un peu de joie Quand les
vitres de l'âme aimante sont de l'eau Où reparaît sans cesse
et sans cesse se noie Un doux visage intermittent dans un
halo!

X

Combien de souvenirs anciens, combien de choses Se
dédorent en nous aux limbes de l'oubli; Le missel ne sait
plus la page où fut le pli, Le jardin ne sait plus où sont
mortes les roses.

Combien de souvenirs qui sont des pastels nus, Portraits
évaporés dont se brisa le verre, Nous étant maintenant
comme des inconnus Où la mort du couchant seule se
réverbère...

Combien de souvenirs, mais si vite oubliés!

La rivière bientôt dilue en son eau triste Le reflet balancé
des heureux peupliers.

Ah! comme tout s'en va! comme rien ne persiste!

Comme tout cet amas en nous de vieux décors Pâlement
restitue au fond de la mémoire Un peu de la féerie en gaze
rose et noire; Et comme l'air lui-même est oublieux des cors
Qui firent, dans des soirs éloignés, violence A la virginité
pensive du silence;

Mais l'air en garde à peine un souvenir rosé; L'air est non
moins guéri, non moins cicatrisé Que de quelque blessure
infime d'ariette...

Comme tout se déprend! comme tout s'émiette!

XI

Heures tristes de l'âme: états intermédiaires Où l'âme ne sait plus définir ses ennuis Ni trier l'ancien buis fané du nouveau buis; Heures vagues où monte un chant de lavandières, Mais quels linges leurs mains trempent-elles dans l'eau: Nappes d'autels, rochets des grand-messes pascales Ou batistes de nos armoires conjugales?

Heures d'aspect confus: automne ou renouveau?

Est-il du soir ou du matin, ce crépuscule?

Il neige: mais c'est-il des fleurs ou des flocons?

Est-ce un malheur qui vient? un malheur qui recule?

Quel est le clair-obscur où nous équivoquons?

Heures où l'âme voit, à travers les persiennes, Tandis qu'elle s'éveille en sa chambre sans bruit, Filtrer et se couler des clartés mitoyennes; Entre-t-on dans le jour? Entre-t-on dans la nuit?

XII

Heures troubles de l'âme aux multiples échos OÙ pour des riens: un peu de cloches dans la brume, La douleur des métaux, au loin, sur quelque enclume, Le bruit mouillé de deux rames à temps égaux Qui fauchent le silence au long d'une rivière, Heures troubles où pour ces riens l'âme s'émeut Et trouve un air étrange à l'ambiance entière: Ainsi le soleil luit; pourtant voilà qu'il pleut!

Et ces oiseaux, là-bas, volant devant les portes, Qui font des croix avec l'ombre de leurs vols noirs!

Le parfum qu'on croyait latent dans les mouchoirs Hante comme un retour de l'âme des fleurs mortes...

Tout devient nostalgique et commémoratif; Le jet d'eau raccourci prend la forme d'un if; La fumée, au-dessus du douteux paysage, Doucement se déroule en langoureux tissu OÙ menace, dans l'air, un texte entr'aperçu, Et, dans la lune pâle, on a peur d'un visage.

XIII

Mon âme sent parfois dans le soir équivoque Des ombres
s'appuyer sur elle; et l'on dirait Qu'à côté du Bon Rêve
ordinaire apparaît Un Mauvais Rêve qui par gestes le
provoque; L'âme, tout en suspens, les regarde marchant Et,
muette, s'allonge autour d'eux comme un champ...

Vont-ils atermoyer pour un peu leurs querelles?

L'un erre, apprivoiseur de blanches tourterelles, Qui mettent
dans un coin de mon âme l'émoi, La fraîcheur de leur queue
en éventail de neige.

L'autre passant, par on ne sait quel sortilège, Attire des
essaims de grands corbeaux en moi De qui le vol s'égrène
en douloureux rosaire; Et je sens dans mon âme, où
s'amasse le soir, Devant ces deux témoins riant de ma
misère, Recommencer sans cesse un combat blanc et noir.

XIV

Le sommeil remédie aux amers nonchaloirs, Le sommeil
remédie au mal qui nous arrive Et ceint de nénuphars le
front à la dérive; Câlin, il nous entraîne entre ses talus noirs
Et, doucement, on sent de l'eau dans sa mémoire En qui
s'est délayé tout ancien souvenir, Et c'est noyer son mal
que d'ainsi s'endormir!

On s'enfonce dans l'eau tranquille qui se moire Pour aller
reposer dans le néant du fond Où plus rien, jusqu'à nous, du
passé ne pleuvine; Et c'est,—ce bon sommeil où notre âme
se fond—

D'une facilité d'oubli presque divine.

XV

Les jours sont arrivés où dans l'âme il a plu En une pluie
interminable et monotone; L'âme souffrante a son équinoxe
d'automne...

C'est fini le soleil où l'ennui s'était plu, Le bon soleil sur les
vitres toutes lamées D'or vierge; c'est fini la jeunesse et
l'avril!

Et revoici la pluie imbibant les fumées Qui sur les toits ont
l'air de partir pour l'exil.

On sent que toute joie à présent est enfuie!

A quoi peut-il servir qu'on se reprenne encor?

A quoi peut-il servir qu'on sonne encor du cor?

Le son exténué se traîne dans la pluie Et le son dans la pluie
erre comme un radeau.

Ah! cette pluie en nous! c'est comme une araignée Qui tisse
dans notre âme avec ses longs fils d'eau Inexorablement
une toile mouillée!

Sans cesse cette pluie à l'âme, ce brouillard Qui se
condense et fond en bruines accrues; Comme on a mal à
l'âme, et comme il se fait tard!

Et l'âme écoute au loin pleuviner dans ses rues...

DU SILENCE

I

Silence: c'est la voix qui se traîne, un peu lasse, De la dame de mon Silence, à très doux pas Effeillant les lis blancs de son teint dans la glace; Convalescente à peine, et qui voit tout là-bas Les arbres, les passants, des ponts, une rivière Où cheminent de grands nuages de lumière, Mais qui, trop faible encore, est prise tout à coup D'un ennui de la vie et comme d'un dégoût Et,—plus subtile, étant malade,—mi-brisée, Dit: «Le bruit me fait mal; qu'on ferme la croisée...»

II

Douceur du soir! Douceur de la chambre sans lampe!

Le crépuscule est doux comme une bonne mort Et l'ombre
lentement qui s'insinue et rampe Se déroule en fumée au
plafond. Tout s'endort.

Comme une bonne mort sourit le crépuscule Et dans le
miroir terne, en un geste d'adieu, Il semble doucement que
soi-même on recule, Qu'on s'en aille plus pâle et qu'on y
meure un peu.

Sur les tableaux pendus aux murs, dans la mémoire Où sont
les souvenirs en leurs cadres déteints, Paysages de l'âme et
paysages peints, On croit sentir tomber comme une neige
noire.

Douceur du soir! Douceur qui fait qu'on s'habitue A la
sourdine, aux sons de viole assoupis; L'amant entend
songer l'amante qui s'est tue Et leurs yeux sont ensemble
aux dessins du tapis.

Et langoureusement la clarté se retire; Douceur! Ne plus se
voir distincts! N'être plus qu'un!

Silence! deux senteurs en un même parfum: Penser la même chose et ne pas se le dire.



Silence de la chambre assoupie et gagnée Par de l'ombre
qui tend ses toiles d'araignée Dans les angles, obscurs les
premiers, où l'essor Des rêves va finir son vol de mouches
d'or!

Silence où toute l'âme assombrie est encline A se sentir de
plus en plus comme orpheline, Toute seule parmi le soir
endolori

A revoir son passé comme un tombeau fleuri.

Et le songeur muet resonge à son enfance Qui s'écoule et
qui fond dans cet obscur silence Dont le vague se mêle à
son plus vague ennui.

D'entre dans du noir et du noir entre en lui Et la sensation
lui vient, douce et suprême, De changer peu à peu tout en
restant lui-même.

Douceur de ce silence et de ne plus savoir S'analyser et
d'être à ce point qu'on croit voir Des fils d'ombre dans la
chambre de sa mémoire Descendre et se confondre en une
tache noire Comme la toile d'une araignée où l'essor Des
songes va finir son vol de mouches d'or.

Et tout s'éteint! Plus de rêve qui se dévide!

Douceur! penser du vague et regarder du vide!

IV

Seuls les rideaux, tandis que la chambre est obscure, Tout
brodés, restent blancs, d'un blanc mat qui figure Un
printemps blanc parmi l'hiver de la maison.

Sur les vitres, ce sont des fleurs de guérison Pareilles dans
le soir à ces palmes de givre Que sur les carreaux froids les
nuits d'hiver font vivre.

Et dans ces floraisons de guipure on croit voir Tous les
souvenirs blancs parmi le présent noir: Ce sont les rideaux
clairs du berceau; c'est la bonne Aïeule aux cheveux blancs
en bandeaux de madone; Ce sont les grands jardins
d'enfance où les pommiers Étaient poudrés; ce sont les
cierges coutumiers Et les nappes d'autel pour les
communiantes; C'est l'hostie aux lys purs de leurs lèvres
priantes; Puis c'est le clair de lune épars comme du lait
Dans la forêt magique où l'Art nous appelait Parmi sa gloire
et ses blancheurs éternisées!

Puis la guirlande en fleur au front des épousées Dont
l'espoir doux se fane irréparablement Parmi cette blancheur
vaporeuse qui ment.

Car le leurre est rapide en cette ombre équivoque, Et tous
les autres blancs du passé qu'on évoque Vont se faner avec
les souvenirs d'amour Quand descendra dans les rideaux la
mort du jour.

V

Les miroirs, par les jours abrégés des décembres, Songent—
telles des eaux captives—dans les chambres, Et leur
mélancolie a pour causes lointaines Tant de visages doux
fanés dans ces fontaines Qui s’y voyaient naguère, embellis
du sourire!

Et voilà maintenant, quand soi-même on s’y mire, Qu’on
croit y retrouver l’une après l’autre et seules Ces figures de
sœurs défuntes et d’aïeules Et qu’on croit, se penchant sur
la claire surface, Y baiser leurs fronts morts, demeurés dans
la glace!

VI

Il flotte une musique éteinte en de certaines Chambres, une musique aux tristesses lointaines Qui s'apparie à la couleur des meubles vieux...

Musique d'ariette en dentelle et fumée, Ariette d'antan qu'on aurait exhumée, Informulée encore, et qu'on cherche des yeux: Rythmes se renouant, musique qui tâtonne, Le vieil air se dégage un peu, se nuancant Grâce au pianotement de la pluie, en automne, Sur les vitres; et l'air, changé comme un absent, Réapparaît soudain en des grâces fluettes; Puis peu à peu précis, on retrouve ses traits Et tout l'air passe encor dans les chambres muettes...

Oh! musique rapprise aux lèvres des portraits!

VII

La chambre avait un air mortuaire et fermé Dans cette
hôtellerie, en une ville morte, Où nous avons vécu, ce divin
soir de mai!

Silencieusement se referma la porte, Comme en peine de
voir entrer notre bonheur.

Et nous allions à pas étouffés, pris de peur, Comme on entre
dans la chambre d'une malade...

Il flottait quelque chose encor d'une odeur fade D'anciens
bouquets mêlés jadis à des baisers Et maintenant défunts
en d'invisibles verres.

Et les sombres rideaux aux plis éternisés Et les meubles
d'un luxe âgé, froids et sévères, Gardaient sur eux de la
poussière en flocons noirs Qui parmi l'autrefois des étoffes
fanées Mélancoliquement, depuis tant de longs soirs,
Avaient neigé du lent sablier des années!

Chambre étrange: on eût dit qu'elle avait un secret D'une
chose très triste et dont elle était lasse D'avoir vu le
mystère en fuite dans la glace!...

Car notre amour faisait du mal à son regret.

Et même lorsque avec des mains presque dévotes Tu vins
frôler le vieux clavecin endormi, Ce fut un chant si pâle et si
dolent parmi La solitude offerte au réveil des gavottes Que
tu tremblas comme au contact d'un clavier mort.

Et muets, nous sentions, dans cette chambre étrange Avec
qui notre joie était en désaccord, L'hostilité d'un grand
silence qu'on dérange!

VIII

Dans le silence et dans le soir de la maison A retenti le
carillon de la pendule.

On ne sait si joyeux ou triste, un air ondule: Tantôt le
chapelet de l'heure en oraison; Puis ce semble un oiseau si
peu viable et frêle Qui se baigne et qui joue avec des perles
d'eau; Puis du verre qui pleut mêlé de fer qui grêle;
Étincelles de bruit sous un vague marteau, Musique d'une
noce au retour, clopinante Qui monte un escalier tournant,
et disparaît; Bruit de verres choqués, cristal qui se lamente,
Grelots de la Folie—oh! valse, vin clair, Carnaval fatigué
de danses enragées

Qui s'en revient vidé d'argent et de raison Et qui laisse
dégringoler dans la maison Ses derniers confettis, des sous
et des dragées.

IX

Les dimanches: tant de tristesse et tant de cloches!

Volets fermés, outils au repos, piano Grêlement tapoté par
des doigts sans anneau, Des doigts de vierges dont les
cœurs sont sans reproches.

Solitude où quelques passants; Vêpres qui geint; Couleur de
demi-deuil planant sur les dimanches, Avec de la fumée en
lentes vapeurs blanches Et du triste dans l'air comme un
jour de Toussaint.

Silence des quartiers monotones. L'espace Est indistinct,
d'un vague où tout semble éloigné; Et l'on entend, tandis
que le soir a saigné, Les lointains cris d'enfants en oubli de
la classe.

Soi-même, dans la rue, on regrette les bons Naguères parmi
la maison familiale

Et son enfance et l'Ame en ce temps liliale Et la tiède
chaleur de lampe et de charbons.

*

Les dimanches: tant de tristesses! tant de cloche Vers le
faubourg où la lenteur des pas conduit...

Une lanterne en ce commencement de nuit S'éclaire
doucelement comme un œil qui reproche.

L'horizon noir ressemble à des linceuls cousus...

Puis voici qu'un second réverbère s'allume Triste, si triste au
loin, clignotant dans la brume, Tous deux,—comme les yeux
d'enfants qu'on n'a pas eus.

X

Musiques de la rue: accordéons

Qu'une chanson amoureuse commente,

Rythme indistinct auquel nous suppléons, Qui du meilleur de nous rit et s'augmente; Clairons de cuivre au-devant des soldats, Processions, chants des catéchumènes, Marche guerrière ou psaumes presque bas Psalmodiés par des lèvres amènes;

Toute la joie éparse dans le bruit:

Accords lointains qui traversent les vitres De notre âme, violons dans la nuit,

Tambours mêlés aux boniments des pitres, Fête des sons! Ivresse des crin crins!...

Pourtant rien n'est plus triste, rien ne glace Quand on fléchit pour sa part de chagrins Que d'entendre la musique qui passe.

XI

Ah! vous êtes mes sœurs, les âmes qui vivez Dans ce doux nonchaloir des rêves mi-rêvés Parmi l'isolement léthargique des villes Qui somnolent au long des rivières débiles; Ames dont le silence est une piété,

Ames à qui le bruit fait mal; dont l'amour n'aime Que ce qui pouvait être et n'aura pas été; Mystiques réfectés d'hostie et de saint chrême; Solitaires de qui la jeunesse rêva

Un départ fabuleux vers quelque ville immense, Dont le songe à présent sur l'eau pâle s'en va, L'eau pâle qui s'allonge en chemins de silence...

Et vous êtes mes sœurs, âmes des bons reclus Et novices du ciel chez les Visitandines, Ames comme des fleurs et comme des sourdines Autour de qui vont s'enroulant les angélus Comme autour des rouets la douceur de la laine!

Et vous aussi, mes sœurs, vous qui n'êtes en peine Que d'un long chapelet bénit à dépêcher En un doux béguinage à l'ombre d'un clocher, Oh! vous, mes Sœurs,—car c'est ce cher nom que l'Église M'enseigne à vous donner, sœurs pleines de douceurs, Dans ce halo de linge où le front s'angélise, Oh! vous qui m'êtes plus que pour d'autres des sœurs Chastes dans votre robe à plis qui se balance, O vous mes sœurs en Notre Mère, le Silence!

XII

L'hostie est comme un clair de lune dans l'église.

Or les songeurs errants et les extasiés Qui vont par les jardins où dans une ombre grise Des papillons fripés meurent sur les rosiers, Ceux que la nuit pieuse a pour catéchumènes Regardant l'astre à la chevelure d'argent Peu à peu croient y voir un sourire indulgent, Un visage d'aïeule et des lèvres humaines!

Or l'hostie est un clair de lune au fond du chœur!

Et tandis que l'encens azure le silence Et que l'orgue au jubé déroule sa langue, Qu'à peine un encensoir mollement se balance, Tous les benoîts chrétiens dans l'hostie ont cru voir, —Comme un visage dans la lune qui se lève,—

La face aux cheveux d'or d'un doux Jésus qui rêve Et qui se rend visible à ses amis du soir!

XIII

Dans l'étang d'un grand cœur quand la douleur s'épanche
Comme du soir, et met un tain d'ombre et de nuit Sous la
surface en fleur de cette eau longtemps blanche Qui, durant
le soleil et le bonheur enfui, N'avait rien reflété que le songe
des rives, Alors l'étang du cœur se colore soudain D'un
mirage agrandi dans le noir des eaux vives: Arbres longs et
mouillés d'un nocturne jardin, Maisons se décalquant,
étoiles délayées.

Tout se précise et se nuance maintenant Dans ces routes de
l'eau que le soir a frayées.

Et la douleur qui fait de l'âme un lac stagnant La remplit de
lueurs et de nobles pensées Qui sont comme, dans l'eau, les
branches balancées; Et la remplit aussi de grands rêves qui
sont Comme, dans l'eau, les tours se mirant jusqu'au fond.

Or parmi cette eau morte et pourtant animée Surnage ton
visage, ô toi, l'unique Aimée!

Et ton visage blanc dans la lune sourit, La lune de profil, la
lune émaciée

—O la visionnaire, et la suppliciée!—

Qui douloureusement dans l'eau froide périt; Car la douleur
accrue éteint tous les mirages Et des cygnes, nageant vers
la face au halo, Les cygnes noirs du désespoir, durs et
sauvages, Inexorablement la déchirent dans l'eau!

XIV

Chagrin d'être un sans gloire qui chemine Dans le grand
parc d'octobre délabré.

Chagrin encor de s'être remembré

Le printemps vert que le vent dissémine, Le vent qui pleure,
au loin, comme un tambour Battant l'appel des anciennes
années...

Et l'on se sent, dans l'exil du faubourg, Les yeux aussi pleins
de choses fanées.

Et, bien qu'en la jeunesse encore—on croit Que son
printemps a presque un air d'automne, Avec l'ennui d'un jet
d'eau monotone Dont la chanson, comme un amour,
décroît.

Et, triste à voir le vent froid qui balance Des fils de la Vierge
fins et frileux, On s'imagine en ce parc de silence

Que ces fils blancs entrent dans les cheveux.

XV

O neige, toi la douce endormeuse des bruits Si douce, toi la
sœur pensive du silence, O toi l'immaculée en manteau
d'indolence Qui gardes ta pâleur même à travers les nuits.

Douce! tu les éteins et tu les atténues Les tumultes épars,
les contours, les rumeurs; O neige vacillante, on dirait que
tu meurs Loin, tout au loin, dans le vague des avenues!

Et tu meurs d'une mort comme nous l'invoquons, Une mort
blanche et lente et pieuse et sereine, Une mort pardonnée
et dont le calme égrène Un chapelet de ouate, un rosaire en
flocons.

Et c'est la fin: le ciel sous de funèbres toiles Est trépassé;
voici qu'il croule en flocons lents, Le ciel croule; mon cœur
se remplit d'astres blancs Et mon cœur est un grand
cimetière d'étoiles!

XVI

La lune dans le ciel nocturne s'étalait Comme un sein chaste
et nu, sein de bonne nourrice Tendu pour les songeurs de
qui c'est le caprice De boire sa clarté blanche comme du
lait.

Et c'est assez pour me nourrir. De quoi me plains-je?

Surtout que je m'endors sur ce grand sein les soirs De
tristesses et de recommencements noirs...

Et le ciel tout autour a des fraîcheurs de linge.

XVII

A l'heure délicate où comme de l'encens Le jour se
décompose en molles vapeurs bleues, Va dans l'abandon
noir des quartiers finissants, Va donc, ô toi dont l'âme est la
sœur des banlieues, Toi dont l'âme est morose et souffre au
moindre bruit, A travers le faubourg, comme au hasard
construit, Le faubourg où la ville agonise et s'achève Dans
du brouillard, dans de l'eau morte et dans du rêve...

Et vois! tout au lointain parmi des fonds aigris S'allumer
droitement la ligne des lanternes Mettant leur ganse jaune
au long des chemins gris.

Oh! lanternes debout sur les horizons ternes!

Survivance de la lumière dans le soir, Survivance de la
jeunesse dans la vie!

Ces lueurs devant toi, sur la route suivie, —Calices d'or
s'ouvrant en dépit du vent noir—

Vois! c'est tout ce qui reste, en ce doux crépuscule, Du soleil
mort, de ta jeunesse qui recule: Quelques vagues espoirs de
gloires et d'amours, Quelques vagues clartés dans la pâleur
des verres Que l'avenir, pareil à ces mornes faubourgs, Te
garde en ses mélancoliques réverbères!

XVIII

Des cloches, j'en ai su qui cheminaient sans bruit, Des
cloches pauvres, qui vivaient dans des tourelles Sordides, et
semblaient se lamenter entre elles De n'avoir de repos ni le
jour ni la nuit.

Des cloches de faubourg toussotantes, brisées; Des vieilles,
eût-on dit, qui dans la fin du jour Allaient se visiter de l'une
à l'autre tour, Chancelantes, dans leurs robes de bronze
usées.

XIX

Les cygnes blancs, dans les canaux des villes mortes, Parmi
l'eau pâle où les vieux murs sont décalqués Avec des noirs
usés d'estampes et d'eaux-fortes, Les cygnes vont comme
du songe entre les quais.

Et le soir, sur les eaux doucement remuées, Ces cygnes
imprévus, venant on ne sait d'où, Dans un chemin lacté
d'astres et de nuées Mangent des fleurs de lune en
allongeant le cou.

Or ces cygnes, ce sont des âmes de naguères Qui n'ont
vécu qu'à peine et renaîtront plus tard, Poètes s'apprenant
aux silences de l'Art, Qui s'épurent encore en ces blancs
sanctuaires, Poètes décédés enfants, sans avoir pu Fleurir
avec des pleurs une gloire et des nimbes, Ames qui
 reprendront leur Œuvre interrompu Et demeurent dans ces
canaux comme en des Limbes!

*

Mais les cygnes royaux sentant la mort venir Se mettront à
chanter parmi ces eaux plaintives Et leur voix presque

humaine ira meurtrir les rives D'un air de commencer plutôt
que de finir...

Car dans votre agonie, ô grands oiseaux insignes, Ce qui
chante déjà c'est l'âme s'évadant D'enfants-poètes qui vont
revivre en gardant Quelque chose de vous, les ancêtres, les
cygnes!

XX

Dans l'horizon du soir où le soleil recule La fumée éphémère
et pacifique ondule Comme une gaze où des prunelles sont
cachées; Et l'on sent, rien qu'à voir ces brumes détachées,
Un douloureux regret de ciel et de voyage, Car la blanche
fumée est la sœur du nuage Et va vers les lointains où se
mêlent en rêve L'odeur fanée et la musique qui s'achève.

Et la fumée entraîne en ses molles spirales L'âme
s'exténuant des cloches vespérales Qui s'éteint avec elle en
très lente agonie; Et tout le triste doux d'une chose finie Et
tout le triste doux d'une chose en allée Subsiste après ce
bleu de vapeur exhalée Comme si la fumée, on savait
qu'elle porte Un linceul impalpable à quelque étoile morte!

XXI

Très défuntes sont les maisons patriciennes Et très
dorénavant closes dans du silence Parmi des quartiers
froids, en des villes anciennes, Où les pignons, pris d'une
inerte somnolence, Ne voient plus rien de grand, dans le
soir diaphane, Qui descende sur eux du soleil qui se fane;
Et, pour fleurir le deuil de ces vieilles demeures Qui sont les
tombeaux noirs des choses disparues, Seul le carillon lent
sème tous les quarts d'heures Ses lourdes fleurs de fer dans
le vide des rues!

XXII

Les canaux somnolents entre les quais de pierre Songent,
entre les quais rugueux, comme en exil, Sans paysage clair
qui se renverse au fil De l'eau qui rêve,—ainsi s'isole une
âme fière,—

L'âme de l'eau captive entre les quais dormants Où le ciel
se transpose en pensive nuance Dont la douceur à du
silence se fiance.

Quelques nuages seuls cheminent par moments Dans les
canaux muets aux eaux inanimées Qui semblent des miroirs
reflétant des fumées.

Puis le ciel s'unifie, incolore et profond, Et les pâles canaux
entre leurs quais de pierre Sont sans mirage,—ainsi
dédaigne une âme fière,—

Et tout passage d'aile en leur cristal se fond; Plus rien
n'entre parmi leurs eaux coagulées Dont la blancheur
ressemble à des vitres gelées Derrière qui l'on voit, dans le
triste du soir, L'âme de l'eau, captive au fond, qui persévère
A ne rien regretter du monde en son lit noir Et qui semble
dormir dans des chambres de verre!

XXIII

Mon rêve s'en retourne en souvenirs tranquilles Vers votre
humilité, vieilles petites villes, Villes de mon passé, villes
élégiaques, Si dolentes les soirs de Noël et de Pâques, Villes
aux noms si doux: Audenarde, Malines, Pieuses, qui priez
comme des Ursulines En rythmant des avé sur les carillons
tristes!

Oh! villes de couvents, villes de catéchistes, Avec la sainte
odeur des encens et des cires, Villes s'assoupissant, si
doucement martyres De n'avoir pas été suffisamment
aimées, Qui, dégageant le gris mourant de leurs fumées
Comme une plainte d'âme exténuée et vierge, Agonisent
dans le brouillard qui les submerge.

Ensommeillement doux de mes villes natales Que, le soir, je
retrouve en des marches mentales; Mais, le long des vieux
quais, ô mon rêve, où tu erres, Hélas! tu reconnais des
maisons mortuaires Que dénoncent, jusqu'à l'obit, parmi la
brume, Ce cérémonial d'une antique coutume: Un nœud de
crêpe noir qui flotte sur les portes; On dirait des oiseaux
cloués, des ailes mortes...

Puis, sur les volets clos, une grande lanterne Pend, de qui la
lueur si grelottante et terne Brûle, en forme de cœur, dans
la prison du verre.

C'est comme de la vie encor qui persévère Et l'on croirait
que l'âme ancienne est là qui pleure Et guette pour rentrer
un peu dans sa demeure!

XXIV

En province, dans la langueur matutinale Tinte le carillon,
tinte dans la douceur De l'aube qui regarde avec des yeux
de sœur, Tinte le carillon,—et sa musique pâle S'effeuille
fleur à fleur sur les toits d'alentour, Et sur les escaliers des
pignons noirs s'effeuille Comme un bouquet de sons
mouillés que le vent cueille; Musique du matin qui tombe de
la tour, Qui tombe de très loin en guirlandes fanées, Qui
tombe de Naguère en invisibles lis, En pétales si lents, si
froids et si pâlis Qu'ils semblent s'effeuiller du front mort
des Années.

XXV

La ville est morte, morte, irréparablement!

D'une lente anémie et d'un secret tourment, Est morte jour
à jour de l'ennui d'être seule...

Petite ville éteinte et de l'autre temps qui Conserve on ne
sait quoi de vierge et d'alangui Et semble encor dormir
tandis qu'on l'enlinceule; Car voici qu'à présent, pour
embaumer sa mort, Les canaux, pareils à des étoffes
tramées Dont les points d'or du gaz ont faufile le bord, Et le
frêle tissu des flottantes fumées S'enroulent en formant des
bandelettes d'eau Et de brouillard, autour de la pâle
endormie —Tel le cadavre emmaillotté d'une momie—

Et la lune à son front ajoute un clair bandeau!

ÉPILOGUE

C'est l'automne, la pluie et la mort de l'année!

La mort de la jeunesse et du seul noble effort Auquel nous
songerons à l'heure de la mort: L'effort de se survivre en
l'Œuvre terminée.

Mais c'est la fin de cet espoir, du grand espoir, Et c'est la fin
d'un rêve aussi vain que les autres: Le nom du dieu s'efface
aux lèvres des apôtres Et le plus vigilant trahit avant le soir.

Guirlandes de la gloire, ah! vaines, toujours vaines!

Mais c'est triste pourtant quand on avait rêvé De ne pas
trop périr et d'être un peu sauvé Et de laisser de soi dans
les barques humaines.

Las! le rose de moi je le sens défleurir, Je le sens qui se fane
et je sens qu'on le cueille!

Mon sang ne coule pas; on dirait qu'il s'effeuille...

Et puisque la nuit vient,—j'ai sommeil de mourir!

TABLE

La Vie des Chambres 1

Le Cœur de l'Eau 39

Paysages de Ville 73

Cloches du Dimanche 109

Au Fil de l'Ame 147

Du Silence 181

Épilogue 233

SCEAUX.—IMP. CHARAIRE ET FILS.